

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

074
A 345-2

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 359.—SAMEDI, 21 MARS 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



John A. Macdonald

PREMIER MINISTRE DU GOUVERNEMENT CANADIEN

D

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 MARS 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Chronique : Paris-lumière, par Dr R. Chevrier.—Gagnant de la prime de \$50 00.—Nouvelle canadienne : Le journal d'un inconnu, par F.-Z. Massicotte.—Jarnet de la cuisinière.—Poésie : A l'enfant, par Charles Fuster.—Les Noirs sont des hommes de cœur, par Rodolphe Brunet.—Première réflexion, par Marie-Laure.—L'Exposition de Chicago.—Bibliographie.—Poésie : Le miroir, par Henri Roullaud.—Faits scientifiques : par Octave Cuisset.—Choses et autres.—Feuilleton : Eleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : Portrait de l'honorable sir John A. MacDonal, premier ministre du Canada.—Plans et sites projetés de la grande Exposition Universelle de Chicago.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

| | | | | |
|------------------|---|---|---|-------|
| 1re Prime | - | - | - | \$50 |
| 2me " | - | - | - | 25 |
| 3me " | - | - | - | 15 |
| 4me " | - | - | - | 10 |
| 5me " | - | - | - | 5 |
| 6me " | - | - | - | 4 |
| 7me " | - | - | - | 3 |
| 8me " | - | - | - | 2 |
| 86 Primes, à \$1 | - | - | - | 86 |
| 94 Primes | | | | \$200 |

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'Assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LE GROS LOT

Au dernier tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ, M. Isidore Germain, cordonnier, 260, rue Richelieu, Québec, a été l'heureux gagnant de la prime de \$50.00.



PENDANT la soirée du 5 au 6 de ce mois, je me promenais avec un de mes amis, sans mot dire, — car le temps était tellement absurde et le Nord-est si violent que toute idée germant dans nos cerveaux était aussitôt emportée — quand un énorme nuage attira mon attention, en même temps qu'il se répandait dans l'atmosphère une vague odeur de vieux tonneau ou de comptoir de buvette.

—Sentez-vous ?
—Oui, me dit mon compagnon, la tempête est sur son déclin ; le ciel va s'épurer, il fera beau demain.

—Mais cette odeur ?

—Elle nous arrive d'un peu partout, de l'Est, de l'Ouest, du Nord et du Sud, et c'est ce nuage qui la produit. Lui-même est formé des vapeurs qui s'élèvent des centres de population, petits et grands, où l'on a fait depuis quinze jours ou trois semaines une énorme consommation de liquides

stupéfiants. Tout cela vient de ce que les Anglais nomment les *bourgs pourris* et des comités électoraux....

—Pardonnez-moi, je ne m'occupe jamais de politique et ce sujet ne saurait m'intéresser.

—Votre cas est le mien, moi non plus, je ne lis ni ne fais jamais un article politique, mais vous me demandez la cause d'un effet et je vous réponds. Du reste, sans être politicien le moins du monde, le penseur observe, réfléchit et raisonne ; n'est-ce pas son droit ?

—Parfaitement, et du moment où vous ne parlerez pas politique d'une manière spéciale, je vous écouterai.

* * —Vous avez souvent entendu prononcer, au lendemain d'une élection quelconque, cette fameuse phrase, devenue cliché un peu vieux : " La corruption a fait son œuvre ", et on vous a dit aussi souvent je crois, après l'apaisement des colères : " En fin de compte, il ne faut pas croire que les électeurs se vendent autant qu'on le croit. "

Je vous le répète, je ne parle au unement d'un parti quelconque, mais comme le ferait un étranger, ou le *diable boiteux* qui avait le privilège de voir ce qui se passait dans toutes les maisons—observant et ne constatant que des faits.

La corruption électorale est un produit essentiellement anglais, car ce que l'on désigne en France sous le même nom, ne ressemble que de très loin à ce qui se passe et s'est passé en Angleterre. Elle existe à un très haut degré dans les colonies anglaises, au Canada, comme en Australie, et aux Etats-Unis, ancienne colonie.

Sans remonter au dix-septième siècle où la corruption commença à s'afficher publiquement je citerai quelques faits plus récents pour vous prouver jusqu'où les choses peuvent aller.

Il y a cent et quelques années, une corporation endettée, celle d'Oxford, offrit moyennant paiement de ses dettes, la réélection à ses représentants ; la somme à déboursier étant sans doute trop élevée, ceux-ci refusèrent et dénoncèrent le fait au Parlement. Le maire et les principaux membres du conseil municipal furent mis en prison ; mais sous les verroux, ils conclurent avec deux autres personnes, le marché refusé par leurs représentants. Le prix des sièges qui, dans les élections précédentes, n'avait guère dépassé 2,000 livres, s'éleva jusqu'à 5,000 livres, par suite de la concurrence. Il y eut même des bourgs où ces dépenses montèrent jusqu'à 70,000 livres.

Le roi lui-même était mêlé à ces agissements. Le 16 octobre 1779, George III écrivait à lord North : " Si le duc de Northumberland a besoin de quelques pilules d'or pour son élection, on aurait tort de ne pas le satisfaire. "

A peu près vers la même époque, un membre éminent de la Chambre des Communes avait proposé que chaque membre, en prenant possession de son siège, eût à déclarer sous serment qu'il n'avait pris part à aucun acte de corruption, mais ce projet fut rejeté.

De 1820 à 1832, plusieurs bourgs furent, pour le fait de corruption, privés partiellement ou totalement de leur droit de suffrage.

En 1841 il a été établi que quand une localité a été généralement corrompue, les candidats élus sont déposés de leurs sièges, sans qu'il soit besoin de prouver leur participation directe aux faits de corruption.

Des enquêtes faites pendant les derniers mois de 1863, à Yarmouth, à Lancaster, à Totness Reigate, et dans d'autres localités, ont démontré que les élections générales de 1865 ont été, dans les petits bourgs, encore plus scandaleuses et plus corrompues qu'à toute autre époque.

Ces enquêtes ont également démontré que la corruption provenait autant des électeurs que des élus.

Nier l'existence de la corruption en Canada équivaldrait à dire qu'il n'y tombe jamais de neige. Interrogez les hommes politiques bleus, rouges, *equalrightistes*, etc tous vous diront qu'elle est évidente, et il suffit de rappeler ce qui se passait avant 1872, alors que l'on achetait ouvertement les électeurs en pleine rue. On les volait même, en les achetant, car on leur donnait des rouleaux

de plomb portant à chaque bout une pièce d'argent. On les vole encore en leur donnant des billets de banque faux. On les vole en leur faisant des promesses que l'on ne tient jamais. Je ne les plains pas.

Un électeur qui se vend est un être tellement dégradé que tout mal fait à son préjudice me semble excusable.

—Mais vous m'exposez le mal sans me parler de remède ?

—C'est qu'il est difficile à trouver ; ce mal est si profondément enraciné qu'il faudra beaucoup de temps pour l'extirper.

L'intervention du législateur n'a pas eu grand succès jusqu'à présent. Les mœurs, les habitudes prises ont toujours été beaucoup plus fortes que les lois.

Jean Baptiste et Pat que vous connaissez sont de braves gens à les prendre en bloc. Ils travaillent, boivent un coup, respectent la plupart des lois, aiment leurs femmes et élèvent leurs familles aussi bien qu'ils le peuvent ; ils vont à la messe, se confessent, se repentent même et prêchent à qui mieux mieux la morale, mais arrive une élection, et voilà qu'ils commettent un des actes les plus vils que l'on connaisse.

Ils admettent qu'on leur parle d'acheter leur vote, ils acceptent de l'argent, ils se vendent—pas tous, évidemment,—et ne croient pas être coupables, tant ils sont persuadés de la canaillerie de ceux qui les achètent, ce, en quoi, ils n'ont pas toujours tort.

—Que voulez-vous, me disait dernièrement l'un d'eux, on n'a toujours l'occasion de gagner un cinq piastres à ne rien faire, et *notre membre* saura bien se rembourser pendant les quatre ou cinq ans qu'il siègera en Chambre.

Parfois, Jean Baptiste et Pat, pris de scrupules, ne veulent rien entendre mais renvoient le tentateur à Josephte et à Brigitte.

Avec Brigitte et Josephte on est plus à l'aise, on n'aborde pas carrément le sujet, on parle des enfants, on embrasse les marmottes morveux, la conversation est toute familière et, à un moment donné, au départ, on laisse à l'un des enfants un de ces papiers verts que nous passons notre vie à gagner, au prix de tant de peines et de sueurs.

D'autres fois encore on déguise la transaction par l'achat d'une assiette, d'une gravure—on m'a même dit d'un vieux pantalon—pour lesquels on se sent pris tout à coup d'une admiration sans borne et dont l'on paie cent fois la valeur réelle, quitte à les jeter dans le premier fossé venu, en sortant de la maison.

Brigitte et Josephte, qui ne sont point sottes, savent bien ce que cela veut dire et le soir on les entend dire à leur seigneur et maître :

—Dis donc, mon vieux, pourquoi ne voterais-tu pas pour X, au lieu de Z ? Ce monsieur, qui est venu nous voir et qui est si poli, m'a dit que cela pourrait te faire du bien, etc, etc, etc.

Jean Baptiste et Pat, qui ne sont pas des sots non plus, se font un peu tirer l'oreille, mais ils arrivent à se laisser convaincre.

—Cependant, dis-je enfin à mon interlocuteur, avec le scrutin secret, la convention directe, tacite ou déguisée, peut parfaitement ne pas être suivie d'exécution.

—Oui, il en est parfois ainsi, mais, il faut bien le reconnaître, l'électeur acheté a son point d'honneur, comme le brigand italien qui reçoit vingt piastres pour tuer un homme et qui se croirait déshonoré s'il ne gagnait pas son argent. Ce point d'honneur—déshonorant—existe dans l'esprit, sinon dans la conscience, des gens qui manquent de sens moral, car ils ne croient pas faire mal, je le répète.

—Mais, d'après vous, tous les électeurs sont d'affreux sacrépans !

—Ne vous emballez pas, je n'ai rien dit de semblable. Je parle d'une classe trop nombreuse, malheureusement, mais je ne généralise pas. La masse est honnête, mais les majorités sont minimes dans les élections. Et vous ne niez pas que s'il y a en Angleterre des bourgs pourris, on dit, vous pouvez l'entendre tous les jours, qu'il existe chez nous des comités pourris.

—Et, pour en revenir, au nuage, vous dites

que ce sont des vapeurs de whiskey qui l'ont formé.

—Evidemment. Ce nuage contient aussi toutes les injures que se sont adressées les orateurs pendant la lutte ; cet énorme cumulus va se condenser au dessus de l'Atlantique et jeter ses impuretés dans l'immense réservoir où elles disparaîtront. Demain, il fera beau, on retournera au travail, au bureau, à l'atelier ; les ennemis de la veille se seront la main, tout rentrera dans le calme et Dieu veuille qu'il reste au fond de nombreux cœurs... le remords.

—Comment, pourquoi le remords ? Vous devenez sinistre.

—Non, je suis vrai. Car je parle de ceux qui ont vendu leur vote ; et s'ils n'ont même pas de remords, c'est que leur conscience est complètement pervertie et qu'ils n'ont pas d'honneur.

En ce moment j'entendis des cris nombreux et l'on me dit que chaque parti réclamait la victoire.

Le lendemain, je ne sais qui avait réellement gagné mais mon philosophe de la veille avait raison, il faisait très beau ; quelques âpres senteurs vous prenaient encore à la gorge, mais tout était calme, la bataille était finie, je vis des adversaires dîner ensemble, et les fabricants de whiskey d'Ontario, juifs aux doigts crochus, comptaient leurs écus.

La vente avait produit des sommes folles, et le poison des maladies physiques et morales épouvantables :

Et je me rappelais ce vers terrible de Victor Hugo :

La conscience humaine est morte dans l'orgie.

* * * Oui, le nuage a tout emporté ; espérons le au moins. Reposons-nous, cherchons dans le ciel épuré des idées plus grandes. Lisons ensemble ces jolis vers que François Coppée vient de composer sur l'Hiver :

Songes-tu parfois, bien-aimée,
Assise près du foyer clair,
Lorsque sous la porte fermée
Gémit la bise de l'hiver ;

Qu'après cette automne clémente
Les oiseaux, cher peuple étourdi,
Trop tard, par un jour de tourmente
Ont pris leur vol vers le Midi ;

Que leurs ailes, blanches de givre,
Sont lassées d'avoir voyagé ;
Que sur le long chemin à suivre
Il a neigé, neigé, neigé ;

Et que perdus dans la rafale,
Ils sont là, transis et sans voix,
Eux dont la chanson triomphale
Charmaient nos courses dans les bois ?

Hélas ! comme il faut qu'il en meure
De ces énigrés grélotants !
Y songes-tu ? Moi, je les pleure,
Nos chanteurs du dernier printemps.

Tu parles, ce soir où tu m'aimes,
Des oiseaux du prochain avril ;
Mais ce ne seront plus les mêmes,
Et ton amour attendra-t-il ?

* * * Montréal attend Sarah Bernhardt.

Sarah, dont un écrivain a ainsi esquissé le portrait :

« Actrice merveilleusement douée, peintre et sculpteur, écrivain maniant la plume avec une grande facilité, jolie femme abusant du droit qu'ont ses pareilles de se montrer fantasques et capricieuses, Mlle Sarah Bernhardt est devenue une des personnalités les plus curieuses et les plus en vue du monde parisien. Faisant à la scène d'admirables créations, s'improvisant directrice de théâtre, écrivant dans les journaux, montant en ballon, se mariant, se reprenant, distribuant à droite et à gauche des coups de cravache retentissants, jetant l'or par les fenêtres, poursuivie par ses créanciers, saisie, vendue, passant d'un hôtel princier à un hôtel meublé, regagnant en quelques jours une fortune, bonne et insupportable, adorée par les uns, exécrée par les autres, elle a rempli de son nom l'ancien et le nouveau continent ».

Sarah, qui est en ce moment à New-York, vient encore de faire parler d'elle. Il semble que l'âge, — elle a 47 ans — ne mettra jamais de plomb dans cette tête étrange.

En débarquant à New-York elle a prévenu le chef de police qu'un artiste français, M. Garnier, avait sur elle un pouvoir magnétique malfaisant, qu'il la subjuguait complètement et qu'il devait arriver prochainement pour la tuer.

Une surveillance fut exercée sur les nouveaux arrivants et un beau jour, M. Garnier, qui venait tout simplement se promener, fut très surpris de recevoir la visite du chef de police. On s'expliqua à la satisfaction de tout le monde, sauf de Sarah, car celle-ci apprenant l'arrivée de son ennemi supposé eut des crises... à la Sarah Bernhardt.

M. Garnier, fatigué du bruit qui se faisait autour de son nom, a pris le bateau samedi dernier.

* * * Pour donner une idée de l'excentricité de la femme il suffit de citer l'anecdote suivante :

Il lui prit un jour fantaisie d'aller jouer Shakspeare en anglais à Londres.

Elle fit venir une maîtresse d'anglais :

—Je voudrais savoir l'anglais très vite, très vite, mademoiselle. Je prendrai volontiers une leçon quotidienne, mais je n'ai à vous donner qu'une demi-heure par jour...

—C'est suffisant !

—Seulement... ah ! seulement, il faut vous arranger pour que cette demi heure soit de deux heures à deux heures et demie du matin ! Je n'ai que ces deux quarts d'heure là de libres.

L'histoire ne dit pas si la grande artiste a vraiment appris l'anglais.

Lin Sedan

CHRONIQUE

PARIS LUMIÈRE

Le jour est terminé.

L'ombre aux larges ailes de moire a envahi le fond du ciel et furtive s'est glissée partout, le long des murs, sous les portiques et à travers les tentures des fenêtres.

Mais en un instant, comme à un signal donné — protestation de l'homme contre les ténèbres — la ville est en feu. La foule des becs de gaz s'allume sans nombre, clignote, palpète et alignée de chaque côté des rues jette à la nuit des jets intenses d'une clarté victorieuse. Des files interminables de lumières, comme des gemmes splendides enchâssées dans des écrans de verre, ou comme des cierges infinis et rapprochés, baignent le pavé de poudre d'or et donnent aux grands boulevards l'aspect de rubans en fusion. Toutes ces flammes tranquilles et protégées, immobiles comme les veilleuses d'un temple ont des allures mystérieuses et dans la nuit sont pleines de mysticité.

Les fenêtres une à une s'éclairent ; les devantures des cafés, et des magasins s'illuminent. Les glaces sous les bougies et les lampes ont des embrasements et le poli des cuivres, la braise des diamants, les reflets des cristaux, l'éclat des pierreries, crevant les yeux, jaillissant des vitrines ont des effets de kaleidoscope monstre qui fascinent et éblouissent.

Les fanaux des voitures qui sont légion s'animent, brillent et concourent à cette nouvelle mise en scène. Toutes ces lampes colorées, aux fusées jaunes, vertes ou bleues, glissant sans secousse, à la sourdine, sur les pavés muets, apparaissant, fuyant, disparaissant, tantôt lentes, tantôt rapides, nous font croire à un jardin féérique, réalisant une page des *Mille et une nuits* et peuplé d'âmes en peine, actives, infatigables et phosphorescentes. De loin c'est un vaste défilé de torches radieuses, ou bien une immense procession de flambeaux multicolores, groupés sans ordre, allant, venant, se croisant, se dépassant et formant entre eux mille dessins lumineux dont l'ensemble dégage

une griserie à la fois étrange et délicieuse. Parfois on dirait un bal de lanternes chinoises tourbillonnant en sarabande joyeuse et décrivant comme une ronde cabalistique.

La Seine aussi rougeole sous les mille et un reverbères des ponts. Ici ce sont des éclaboussures de sang larges et rutilantes ; plus loin les lumières renversées dans l'eau, allongées comme des gerbes, nous donnent le spectacle d'un incendie. Ce nous semble un reflet de forge intense agité d'un tremblement venu des vagues, un croisement de lances écarlates brandies par des mains invisibles ou bien encore un amas de sabres brisés, sanglants et démesurés !

D'innombrables bateaux-mouches portant à leur proue et sur leurs flancs des verres scintillants, aux nuances variées — messagers nocturnes aussi agiles que s'ils avaient des ailes — sillonnent la rivière, s'y mirent et en pointillent le fond de constellations qui s'y promènent.

Tous les squares, les ronds-points, les places publiques, les avenues rivalisent de rayonnements. Une infinité de lampes gonflées comme des ballons d'or versent autour d'elles une exubérance de lumière en faisceaux blonds. Quelques soleils électriques — opales clairsemées mêlées à une rivière de topazes — y joignent leur étincellement bleuâtre et un peu vacillant.

Ces groupes de foyers ardents mettent de toutes les teintes au cristal des fontaines capricieuses et noient le ciel d'une buée diaphane où l'œil est content de s'arrêter et de se reposer de l'intensité des miroitements qui lui arrivent de partout. Et cette zone transparente, un peu lumineuse, qui semble un bloc de l'atmosphère en incandescence, est rayée des noires silhouettes des monuments nationaux qu'elle entoure et couronne en forme de nimbe gigantesque.

En somme cette profusion de points ignés, de rubis énormes, d'étoiles accessibles, de lampions stables ou mobiles, de langues de feu diaprées mêlée à tous ces bruits qui montent dans l'air, aux rumeurs qui s'y heurtent, aux parfums subtils qui y flottent ; à tout ce qui est la plainte des uns et la chanson des autres ; à tout ce qui se dit, se fait, se pleure sous le ciel et ne s'y rend pas, vaut mieux que le vin le plus capiteux et vous enivre mieux que le meilleur alcool. Et le soir, seul, au cours d'une promenade à pieds, vous ne pouvez éviter le vertige que vous jettent sans cesse ce débordement d'effets d'optique, d'oscillations multiples, de scintillements vifs, et cet éclat d'yeux innombrables qui vous fixent et vous poursuivent incessamment. C'est une séance d'hypnotisme, vous sentez votre tête qui s'en va et titubant vous rentrez chez vous cuver cette ivresse qui ne coûte rien et dont chaque soir on peut se payer le luxe.

Et dans cette pâle esquisse de ces clairs-obscurs incomparables, j'évite de parler de la voûte céleste aux somptueux décors, apparaissant parfois comme une grande coupe d'argent renversée, tachetée de vers luisants et venant doubler la magie de cette lutte entre l'ombre et la lumière, de ce déploiement de génie pour vaincre le noir géant des nuits !

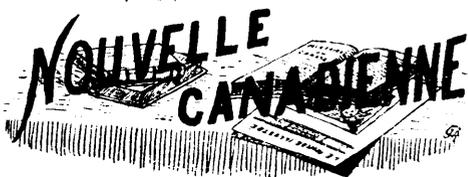
En face de ce tableau digne d'un meilleur pinceau, on ne peut s'empêcher de songer que la ville-lumière, au point de vue banal et matériel, est bien à la hauteur de la ville-lumière au point de vue plus relevé de l'intelligence. On avait assez vanté, redit, chanté sur tous les tons les attributs de Paris comme foyer des arts, des sciences et des lettres. J'ai voulu mettre cet autre détail en relief et l'on saura maintenant que la ville la plus géniale est peut-être aussi la mieux éclairée du monde.

D. R. Chever

Paris, 11 Place du Panthéon.

Un journal qui serait rédigé par ceux qui se plaignent toujours des journaux serait une grande curiosité !

Il y a des gens qui sont tellement paresseux qu'ils se plaignent quand ils sont obligés seulement de lever les yeux.



LE JOURNAL D'UN INCONNU

18 mai 18...



VOilà déjà huit jours que je suis cloué au lit par ce rhumatisme inflammatoire. Mon Dieu ! que le temps semble long passé entre les quatre murs de mon chambre. Il est vrai que j'ai beaucoup de livres à ma disposition et que les heures s'écoulent plus rapidement, lorsque les douleurs me permettent de

me plonger dans leur lecture. Cependant ; ne pas sortir, ne pas voir la rue, les passants et surtout les passantes, ne pas entendre ses mille bruits ; ne pas jouir des beaux jours qui accompagnent le printemps, quelle peine !

C'est que ma vie n'est pas d'être cloîtré ; il me faut le grand air, la voûte haute, les tracas des voies publiques, les nombreuses surprises qui s'offrent chaque jour au citoyen de Montréal. Puis, je suis jeune, encore plein de feu, d'enthousiasme, cette inaction forcée me tue. Aussi, pour me procurer une nouvelle distraction ! j'ai entrepris de continuer ce cher journal, que j'avais abandonné depuis près d'un an. Maintenant, je sens tout le prix de ce cahier auquel l'on confie ses impressions. C'est un ami discret, intime, qui possède plusieurs qualités, entr'autres celles d'écouter toutes les confidences, de ne jamais donner de conseil, de se souvenir de tout. Un véritable phénomène !... Dix heures viennent de sonner ; le soleil commence à pénétrer librement dans ma chambre, car ma mère a ouvert la fenêtre, afin de laisser entrer les brises parfumées du mois des poètes. Il me semble que ce m'est salutaire. Pendant que j'écris, voilà que de l'autre côté de la rue, au même étage que le mien, une autre fenêtre vient de s'ouvrir. Une apparition charmante s'encadre dans l'ouverture. Ce doit être la fille des nouveaux locataires. Franchement, je le répète, elle est charmante. Sa figure est jolie... Sa tête est ornée d'une chevelure longue et du plus beau noir... Son buste est admirable par sa forme... Ses mains sont celles d'une marquise... Mais, je ne sais quel air mélancolique est répandu sur toute sa physionomie. Instinctivement, elle m'inspire de la pitié... Que je suis ridicule... Juger des gens par la mine ! La voilà qui procède à sa toilette. Décidément elle ne se sait pas surveillée...

19 mai.

Je reprends mes notes presque à la même heure qu'hier. C'est le moment de la journée où mon esprit est le plus lucide. Réposé par une nuit de sommeil assez tranquille je suis tout à fait dispos. Mon médecin me disait, hier après midi, que j'étais en pleine convalescence et que bientôt je pourrais quitter mon réduit. Sortir, combien j'anticipe ce moment ! Mais, j'y songe, que fait donc ma voisine ? J'ai fait pousser les volets tout exprès, afin de la voir de nouveau. Je suis aussi curieux qu'une femme. Ce doit être pardonnable pour un jeune homme plein d'amour pour le beau sexe et forcé de vivre en solitaire depuis si longtemps. Chut... d'où vient ce bruit particulier. La voici ! ah ! je savais bien que mon désir serait exaucé.

Vêtue d'une simple robe de matin qui laisse indécis les contours harmonieux de sa personne, elle me représente une de ces visions de la folle du logis place dans nos rêveries de vingt ans, alors que la passion se réveille en nous... Sapristi ! elle m'a aperçu... Va-t-elle se retirer ! Non, son regard velouté se repose sur moi. Elle semble comprendre ma position, car sa figure s'est rembrunie ; la tristesse couvre ses traits. Son cœur a dû souffrir. Ceux qui ont éprouvé des peines sont

beaucoup plus sensibles aux malheurs d'autrui. Ce doit être là l'explication de cette mélancolie qui l'entoure, l'enveloppe, lui donne un aspect douloureux tout en conservant les charmes de sa beauté. Regarde, jeune fille, les rayons qui partent de tes yeux réchauffent mon âme. Tu m'apparais comme la personnification de l'espérance.

Voici qu'elle se retire un peu confuse, après m'avoir vu écrire. Devinerait-elle que je fixe mes impressions ? Oh ! reste donc, mes idées sont chastes ainsi que mes paroles. Hélas ! elle part et mon imagination la suit. Bonjour.

20 mai.

Toute la journée, hier, l'image de mon inconnue s'est proménée devant mes yeux. S'il fallait que je l'aimasse ? Quelle tuile ! Moi, qui m'étais voué au célibat. Bêtise, que tout cela. Je suis faible encore, et cette faiblesse permet aux anciens rêves amoureux de rentrer dans mon esprit. Lorsque je serai mieux, plus fort, ils reprendront le chemin par où ils sont venus. L'état du mariage n'a jamais présenté d'attraits pour moi. Perdre sa liberté, quel homme sensé peut y songer sans frissonner. Brr... Que fait donc ma *belle du matin* ? — Je l'ai baptisée de ce nom — Qu'entends-je 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11... onze heures !... Onze heures et rien ne paraît avoir bougé dans sa chambre ! Serait-elle malade ? Non, non ! elle ne peut l'être pendant que je le suis. Sortie ? non, non ! elle sait que la voir me fait plaisir. Ce serait cruel que de me refuser cela. Allons ! je divague. De quel droit exigerais-je autant de bonté d'une inconnue ?

Cependant, ma toute belle, tu...

Vive Dieu ! son bras blanc et rond pousse les persiennes. Elle m'apparaît... mais dans quel état ! Ses longs cheveux d'ébène errent épars, à l'abandon sur ses épaules, faisant ressortir violemment la matité de son visage et la blancheur de son linge. Ses yeux hagards brasillent d'une manière étonnante. Deux larmes, perles brillantes, roulent lentement sur ses joues rosées. — Une torture inouïe, surhumaine, semble martyriser la malheureuse. Contrairement à certaine femme que la douleur ou les passions enlaidissent, sa beauté demeurerait toujours. Telle je m'imaginerais une déesse que la jalousie aurait empoisonné de son venin maudit.

Soudain, par un geste brusque de la tête, elle renvoie sa chevelure luxueuse en arrière et, tendant les bras, avançant le buste, ma *belle du matin* paraît m'appeler, me supplier. Sa lèvre quémante un baiser, son œil est redevenu doux.

Ciel ! Serais-je en présence d'une hystérique, d'une érotomane, ou bien serait-ce une de ces filles... ? Mystère !...

Voici que ses parents l'entraînent de vive force hors de la chambre...

Même jour, le soir

Que d'événements aujourd'hui. La vision de ce matin, suivie de la scène ou plutôt de la lutte engagée entre une pauvre enfant et ses proches qui voulaient l'enlever aux regards du voisinage. Ma sortie, — car j'ai commencé à marcher, — mon bain de soleil dans la rue, ce milieu que j'aime, qui m'attire, qu'il faut que je voie chaque jour ; les renseignements recueillis sur le compte de ma belle inconnue, tout se groupe pour me faire cette journée inoubliable.

Quand ce ne serait que le petit roman dont elle est l'héroïne, ma souvenance la conserverait là, dans ma mémoire. Folle elle l'est, et folle pour avoir trop aimé.

Il est bizarre, mon goût, mais c'est une nature comme celle là que je voudrais posséder. Une de ces natures affinées qui ressentent tout à un degré supérieur, chez qui l'irréel enjolive, achève ce que le réel a d'incomplet. De telles femmes, de tels hommes jouissent d'une vie ultra terrestre, parce que leurs sens sont d'une délicatesse extrême et d'une sonorité incroyable. Jamais le peuple ne comprendra ce que je veux exprimer. Ses facultés languides, somnolentes, n'ont jamais voulu dépasser les bornes de l'ignorance.

25 mai.

Je ne l'ai pas revue, mais j'ai appris toute son histoire.

Jeanne Boulard, c'est son nom, comptait dix-huit printemps, et deux ans se sont écoulés depuis. Fille d'un riche propriétaire, elle avait reçu une instruction supérieure. Belle, intelligente, une dot magnifique en perspective, bref elle réunissait toutes les qualités aux yeux des prétendants, dont le nombre était considérable.

Parmi eux se trouvait un étudiant en droit nommé Hector Mondet. Jeune homme de talent, causeur agréable, bien fait, actif, studieux, il pouvait s'attendre à un brillant avenir... mais en attendant... il était pauvre. Fils d'un brave ouvrier qui avait tout sacrifié pour le faire instruire, il n'avait connu que le besoin.

Ironie du sort ! Ce fut sur lui que Jeanne jeta les yeux, sans songer.

Elle s'était senti attirée, elle avait suivi son penchant.

D'ailleurs, est-ce que l'amour raisonne ?

Madame Boulard s'aperçut bientôt de la préférence marquée de Jeanne pour cet étudiant. Son cœur de femme enrichie se serra. Elle avait encore présent à la mémoire les luttes et les travaux de son mari, les siens propres. Partis d'avec le peuple, d'avec la masse qui grouille, chante, meurt sous le harnais ou dans le taudis, au milieu d'une atmosphère misérable, ils s'étaient élevés péniblement, à force d'économie, d'égoïsme, de parcimonie même. Ils savaient ce qu'il coûtait cet argent péniblement amassé, et ils iraient le donner à un va nu pieds, ils feraient se *carrer* un sans le sou ? Allons donc ! Puis Jeanne, cette enfant bénie, chérie, adorée, elle connaîtrait peut-être la gêne, la pauvreté... tandis qu'elle n'avait qu'à choisir un riche parti pour éviter tout cela ? L'argent devait s'allier avec l'argent, et le reste venait par surcroît.

Une fausse tendresse maternelle l'égarait.

Ayant confié la chose au père Boulard il l'approuva. L'amour selon lui c'était une utopie. Donc...

Pour ces deux parvenus rien n'égalait le métal qui adoucit les maux et fait commettre les crimes. Ayant acquis une certaine position sociale grâce à lui, ils le tenaient en grande vénération.

Dès ce jour ils entreprirent d'éteindre graduellement, comme par dose, les feux qui consumaient leur héritière unique. Pour argument péremptoire, ils tâchaient d'insinuer que Hector se souciait guère de sa personne, que sa dot seule le tentait, qu'il la rendrait malheureuse.

Hélas ! ils se frappaient la tête contre un mur. L'âme innocente de la jeune fille se refusait à croire de pareilles suppositions et elle avait raison. Jamais sentiment plus pur n'avait fait battre deux cœurs aussi chastes. S'unir un jour, vivre l'un pour l'autre était leur espérance. Sans doute, Dieu les avait créés pour s'aimer. En se voyant ils s'étaient compris ; chacun d'eux avait trouvé son idéal. Aussi quel couple charmant faisaient-ils quand dans les rues de notre ville ils passaient bras dessus, bras dessous. Dans ces moments d'ivresse ils croyaient vivre dans un monde meilleur. Ils oubliaient les mesquines ambitions de leurs semblables. Mais, lorsque la réalité revenait de nouveau s'offrir à leurs yeux dans sa nudité monstrueuse, ils se serraient l'un près de l'autre avec effroi, et l'amour les enlaçait plus sûrement dans ses rets d'or. La passion augmentait chez eux en raison directe du degré de résistance qu'ils rencontraient. De même le ruisseau précipite son cours avec violence lorsqu'il rencontre des obstacles sur son chemin.

Nos deux amants voyaient le bonheur dans cette union, mais pour se posséder mutuellement il fallait le consentement des parents et une espèce d'acceptation obsédait Hector.

Jeanne, toutefois, ne lui avait rien dit, mais chaque fois qu'il voyait M. Boulard une oppression subite l'étreignait à la poitrine. Le sang lui montait à la figure comme refoulé du cœur, et une voix mystérieuse répétait à ses oreilles : " Il fera ton malheur ". Cela ne pouvait durer, et faisant taire ses pressentiments il résolut d'aller demander la main de sa chérie. Oui ! il verrait les parents, leur parlerait de son amitié sans bornes pour leur fille adorée, de ses projets, de son désir de la rendre heureuse. Il ferait miroiter son désinté-

ressement, enfin il dirait tant qu'ils se laisseraient toucher.

Encore sans expérience l'étudiant se persuada aisément. Du reste pouvait-il croire que des personnes sensées se prêteraient à cet odieux trafic du mariage d'argent. Il se rendit donc, chez le père de Jeanne. Impressionné par je ne sais quelle terreur vague, il balbutia d'abord ces insignifiances qui forment le début de presque toutes les conversations, puis subitement, sans transitions, il fit sa demande, mais aux premiers mots, la mère lui déclara sans atténuations, avec cette franchise indélicate particulière aux gens sans instruction, que jamais leur fille n'épouserait un garçon qui n'avait pas un sou valant.

Cette réponse épouvanta le jeune homme bien qu'il y fut préparé en quelques sorte.

Après s'être excusé, il sortit en chancelant comme un ivrogne. Inconsciemment il déambulait, abêti par cet écrasement de tous ses projets. Désormais l'avenir ne pouvait lui sourire ; les honneurs ne lui seraient que blessures ; les richesses qu'un souvenir maudit ! Puis, comme en un panorama défilèrent devant son esprit affolé les tableaux de la misère humaine, de cette bataille sans fin pour l'existence, et le grand nombre de vaincus, de blessés, de morts. Sa raison s'affaissa devant cette montagne de maux et la pensée du suicide, de la délivrance, se présenta nettement sous ses couleurs les plus vives. Il ne chercha pas à l'éloigner ; d'ailleurs, le pouvait-il ?

Depuis longtemps il avait adopté le scepticisme des esprits forts, depuis longtemps l'idée de Dieu avait démenagé de son cerveau. Et maintenant, seul en face de la tentation, il était trop faible pour résister. Que lui faisait la mort puisque le corps existait uniquement, l'âme étant un mythe, la vie future un conte à dormir debout ?...

Il était rendu sur la rue Saint-Jacques, devant le Saint-Lawrence Hall, lorsqu'il s'arrêta. Quatre heures de l'après midi venaient de sonner à l'hôtel des Postes, et le boulevard semblait une ruche où les abeilles sont en pleine activité. Les voitures se frayaient à peine chemin et les trottoirs regorgeaient de piétons. Les gens affairés, les oisifs, les dudes, les coquettes, les gracieux visages, les minois effrontés, tous se croisaient ou se suivaient la lèvre épanouie, l'œil moqueur, respirant avec délice l'air presque pur de la métropole canadienne.

Mondet voyait cela avec une haine brutale. La joie des autres lui faisait mal. Par moment, il lui prenait des envies de figer par la mort ce sourire qu'il voyait errer sur les lèvres de ces passants. Avaient-ils le droit d'être heureux pendant que le sort prenait un malin plaisir à le plonger dans le dégoût des choses d'ici bas, à ne lui faire boire qu'un calice d'amertume, à ne lui indiquer que le rude chemin lugubre et cahoteux du *struggle for life*.

Des pleurs de rage gonflaient ses paupières. Ses mains se crispaient autour d'un cou imaginaire.

A ce moment il vit venir, en compagnie d'un rentier, badinant, racontant peut être sa demande et son éconduite, le Boulard qui l'avait remercié avec la politesse grossière d'un parvenu.

En une seconde, un frisson rabique parcourut son être, un voile de sang s'étendit sur ses yeux, et saisissant dans sa poche un revolver Colt, il se lança sur le père de sa bien aimée, pointant l'arme vers la figure. L'autre avait vu et s'était arrêté, muet, incapable de faire un mouvement, hypnotisé par la peur. Son compagnon avait pris la fuite en criant comme un pourceau qu'on égorge.

Hector était arrivé à trois pas de son but... Brusquement, à la manière d'un automate mu par un ressort, il tourna le revolver sur lui et se flamba la cervelle. Aussitôt ses muscles se détendirent et une masse inerte alla rouler aux pieds de M. Boulard qui tomba à genoux, pendant que de tous côtés, les citadins accouraient, pendant que les femmes tremblaient d'émotion, pendant que la police arrivait en sueur et en dernier lieu sur le théâtre du crime.

La circulation fut interrompue.

On téléphona à l'hôpital pour avoir l'ambulance. Quelques secondes après une cloche, sonnante sans interruption, se faisait entendre, et au loin, venait à fond de train une voiture blanche à croix rouge.

Le chirurgien constata la mort ; le corps fut

transporté à la morgue, et les agents de police prirent le nom des témoins, le coroner devant tenir son enquête le lendemain.

Alors M. Boulard, qui avait assisté à cette scène dans un état d'hébètement complet, recouvra sa sensibilité, se mit à balbutier et à se lamenter.

Certains gens ne conçoivent toute l'imminence du danger qu'après qu'il est passé.

Enfin il s'aperçut qu'il servait de spectacle aux badauds et, pour échapper à toute cette curiosité, il monta en voiture pour retourner chez lui.

Durant la route un revirement d'opinion s'était opéré. Maintenant il avait honte de lui-même, il plaiguait le suicide.

C'était mal ce qu'il avait fait, puisqu'il avait causé mort d'homme. Ah ! s'il avait su ?

Aussi s'excuserait-il en arrivant auprès de son enfant. Il demanderait pardon. Elle était si bonne, si bonne, qu'il serait absous sur le champ.

Plein de cette idée, ne concevant pas les conséquences possibles d'une si terrible nouvelle annoncée à brûle pourpoint, aussitôt dans son *home*, il raconta tout, devant sa femme et sa fille. Cette dernière ne lui donna pas le temps d'achever, car elle s'évanouit.

De nouveau, il fut décontenancé.

Sa fille l'aimait donc bien, cet étudiant !...

Tous les événements de cette journée devenaient des révélations pour lui !

Son obtusité l'avait empêché de prévoir la catastrophe, mais il voyait clair maintenant que les faits frappaient son intellect, drus comme une série de coups de poing en pleine face. La mère, excitée, envoya quérir le médecin.

Jeanne reprit connaissance, mais resta malade... Une fièvre la consuma, le délire la fit voyager dans le pays des rêves et des chimères, tellement et si bien qu'elle ne le quitta pas... Après plusieurs mois, sa santé revint, mais non la raison.

Ses parents se désespérèrent...

Pour comble de malheur et pour ne pas faire mentir le proverbe, la scandaleuse faillite de la "Mechanic Bank" engloutit la plus grande partie de leur fortune. Ils furent réduits à vivoter dans les quartiers modestes de Montréal.

Voilà pourquoi j'ai connu Jeanne.

30 mai.

Je suis parvenu, par un moyen ou par un autre, à faire la connaissance de monsieur et madame Boulard.

Il ne me reste plus qu'à saisir l'occasion pour leur rendre visite.

13 juin.

Je suis allé deux fois, depuis le 30 mai, chez M. Boulard, mais je n'avais jamais rencontré la folle. On l'enferme, paraît-il, quand des étrangers viennent. Aujourd'hui, pendant que je causais au salon avec madame Boulard, la folle est tout à coup entrée. A ma vue elle est restée un instant indécise, l'instant psychologique où l'on ne sait pas qu'elle résolution prendre, puis se jetant à mes pieds, elle s'écria avec des larmes dans la voix : — Hector, tu m'aimes toujours, dis ? dis ?...

Surpris par cette scène énervante, oubliant toute convenance, le lieu où j'étais, la présence de la mère, et l'état de la jeune fille, je répondis avec conviction :

— Relève-toi, Jeanne, je t'aime toujours, toi seule seras ma femme.

Aussitôt, comme subissant un choc électrique, elle se redressa, dans une pose de déesse, l'air inspiré, di-vinement belle et dit :

— Je te crois, Hector, je savais que tu reviendrais...

Ces mots venaient à peine d'expirer sur ses lèvres qu'elle retomba exsangue, inanimée.

Madame Boulard vola vers sa pauvre insensée en appelant du secours. Le tumulte s'éleva et je m'esquivai, confus.

Depuis, j'ai appris qu'elle venait d'avoir une rechute exactement semblable à sa première maladie. Ce qui l'a déterminée, ce sont ma présence et mes paroles. Je ressemble, m'a-t-on dit, au malheureux de Saint-Luc et Jeanne a cru à son retour.

Néanmoins, j'ai lieu de me flatter de cette illusion, car le docteur espère un bon résultat.

3 septembre.

Cher journal, que je dois te sembler ingrat. Petit à petit, je t'abandonne, après avoir promis de ne plus te délaïsser.

Hélas ! pardonne ; si la miséricorde de Dieu est infinie, l'inconstance de l'homme est incomparable. Tel serment qu'il promettait tenir toute sa vie est bientôt relégué dans l'ombre.

En agissant ainsi il escomptait l'avenir et qui sait ce qu'il lui promet.

L'avenir est une ombre vaine qui fuit devant nous, qui est toujours le lendemain et jamais le présent... Diantre ! il est temps de m'arrêter. De ce train, bientôt je serais philosophe. Tout ce pathos de préambule pour arriver à dire que Jeanne a reconquis la vie et l'intelligence, que je l'adore, qu'elle m'estime, que... je veux en faire ma toute petite femme...

22 octobre, 6 heures du matin.

Tous les fruits sont cueillis. Après avoir enfanté, la terre se meurt lentement. Bientôt un linceul l'enveloppera. Cependant, avant de pousser le dernier soupir, la nature se fait belle par échappée.

Les splendeurs automnales sont à la nature ce que les joues roses sont à la poitrine.

Même jour, 7 heures du soir.

Je dérobe une seconde à mon bonheur pour inscrire l'acte le plus important dans l'existence d'un homme...

Je suis marié, j'ai épousé Jeanne. Le passé n'existe plus. Je la possède, je lui appartiens...

E. J. Massicotte

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Pommes au gratin.—Pelez des pommes, coupez-les en deux, enlevez les cœurs, et faites cuire un peu ferme dans un sirop léger vanillé. Rangez sur un plat beurré, arrosez de marmelade d'abricots, et faites glacer au four ou sous le four de campagne. Saupoudrez de sucre mêlé d'amandes hachées, et remettez un instant au four.

Gelée à l'anisette.—Prenez 425 grammes de sucre, 4 blancs d'œufs, 60 grammes de gélatine. Battez bien tout ensemble, et clarifiez en faisant bouillir et en battant toujours. Laissez reposer et passez ensuite plusieurs fois à travers un linge jusqu'à ce que le mélange soit clair. Parfumez avec de l'anisette et mettez dans un moule, que vous entourez de glace, jusqu'à ce que la gelée soit prise.

Morue à la maître d'hôtel.—Faites-la dessaler dans un mélange égale d'eau et de lait ; ensuite échaudez-la pour l'écailler plus facilement. Lorsqu'elle sera bien préparée, mettez la cuire à l'eau froide. Vous aurez soin de tourner lorsqu'elle commencera à bouillir, et de ne point tarder à la retirer. Vous l'égoutterez et la mettrez sur un plat. Masquez là avec une sauce à la maître d'hôtel, dans laquelle vous verserez quelques gouttes de citron, et servez tout de suite.

Paupiettes de filets de soles.—Enlevez les filets de belles soles, aplatissez les un peu.

Faites une farce avec ce qui reste de ces soles, mie de pain et vin blanc. Mettez là sur un des côtés, et roulez les filets sur eux-mêmes, en forme de bouchon.

Piquez les avec une petite brochette en bois, qui les empêche de se déformer. Mettez ces filets dans une casserole beurrée, auprès les uns des autres ; mouillez avec du vin blanc et eau par moitié, couvrez d'un papier beurré et faites cuire doucement. Dresssez-les dans un plat, en rond, et garnissez le milieu avec des queues de crevettes épluchées, et ajoutez une sauce au beurre frais fondu. Piquez une grosse crevette sur chaque paupiette.



A L'ENFANT

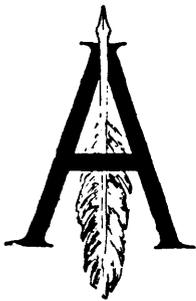
Viens, entre dans la vie, et marche comme au bal,
Élégamment, avec la noblesse des poses.
Haïr les geus ! pourquoi ? Pourquoi douter des choses ?
Reste fier, et souris en ignorant le mal.

Les goujats vont passer : qu'ils te laissent loyal.
Les bavards gloseront : épargne-nous les gloses.
Il est des jeux divins, et des apothéoses !
Mets en de simples mots des rêves grandioses.
On est vulgaire, on est cynique, on est brutal :
Toi, relis les beaux vers et respecte les roses.
Fais fleurir le lyrisme en face de ces proses,
Fils ! conduis ta pensée, en ses métamorphoses,
Des rêves amoureux au suprême idéal....
—Entre dans ta douleur, et marche comme au bal.

Charles Victor

Paris, 1891.

LES NOIRS SONT DES HOMMES DE CŒUR



LA France, à ce pays des grandes libertés, à cette terre des nobles aspirations, à cette patrie des plus sublimes génies, appartenait d'élever la voix prépondérante sur l'abolition de l'esclavage.

Celui en qui ses contemporains voyaient s'incarner l'œuvre magnifique de la Liberté, fut aussi celui qui se fit le champion de cette pauvre

race noire, si bafouée, si insultée, si méprisée, et partant, si malheureuse.

Il est vrai que terrible est le poids de l'Infortune, mais lorsque la Barbarie a jeté tout son lest, qu'elle a atteint les sommets de la Lâcheté, son gaz qui fait sa durée se perd dans l'espace, et le panier de la Barbarie tombe dans les mains de la Justice qui seule résiste au temps.

Ainsi le veut l'intelligence supérieure qui préside aux destinées de l'Univers.

Oui, Mirabeau, l'apôtre de la Liberté était celui que la main de la Justice avait choisi pour élever, le premier, la voix puissante du prestige et du génie en faveur de ces malheureux et infortunés Noirs.

Son cri d'Outre-tombe eut du retentissement, les nations émurent, les tyrans tremblèrent, les esclaves se réjouirent, leurs marchands crièrent, mais la Liberté, grandissante depuis, montra à l'horizon ce petit rayon qui devait plus tard devenir l'astre le plus lumineux du monde.

L'anecdote que je viens raconter aujourd'hui se rapporte à ces pauvres Noirs jadis si malheureux, mais qui foulent maintenant une terre libre comme l'air et où peut reposer en paix le pied léger de la libre gazelle.

* *

Avant de descendre au tombeau, Mirabeau avait fait un grand souhait inspiré par son noble cœur, et, en terminant, il avait dit à sa patrie :

« Que les restaurateurs de la France affranchissent tous les mondes ! »

Et l'écho de sa voix se prolongea de continents en continents. Puis, celui qui avait allumé un feu immortel devant l'autel de la patrie portant les trois mots sublimes de : *Liberté, Égalité, Fraternité* dut tressaillir d'allégresse dans sa tombe lorsqu'il vit l'œuvre de toute sa vie grandir et se développer avec la raison des peuples et l'intelligence des nations.

Mais l'abolition de l'esclavage était réservée à un héros ; soldat par l'épée, soldat par l'éloquence, et soldat surtout par la pensée.

L'aurore du 25 février 1848 se levait dans Paris avec une majesté grande et solennelle.

Le peuple venait de mettre à sa tête le génie du temps. Le nom de Lamartine était dans toutes les bouches. Et quand, après avoir apaisé la foule en délire, Lamartine fit face à l'émeute des 300,000 hommes qui s'avançaient pour s'emparer de l'Hôtel de Ville, on vit alors, l'insulté de naguère encore être acclamé par ces mêmes hommes.

Ce peuple s'attendit aux paroles du poète, et de toutes les bouches partait un seul cri, un cri d'enthousiasme : *Lamartine ! Lamartine !*

Après avoir fait abattre le drapeau rouge et arborer le glorieux tricolore qui avait vu la grandeur de la France et qui était la terreur des ennemis de la patrie ; lorsqu'il eut triomphé des embûches qu'on lui dressait partout, son premier soin fut de signer et de proclamer le plus juste des décrets : *l'abolition de l'esclavage.*

C'était l'heure de la Liberté qui sonnait pour les Noirs des possessions françaises.

C'était l'humanité sainte qui s'unissait au cœur du génie de la France pour chanter au monde les plus sublimes paroles de paix du siècle.

Lamartine était alors le dieu littéraire et politique de la France ; mais on ne demeure pas longtemps au faite des grandeurs ; les intempéries du temps ou le mauvais destin l'ironie du sort en précipitent la descente.

Lamartine, ce grand citoyen patriote, fut repoussé dans l'océan de l'Oubli ; et si l'élévation de son âme le fit surnager si longtemps sur des vagues écumeuses d'indifférence et d'ingratitude, c'est que l'espoir en Dieu n'abandonna jamais Lamartine.

* *

Des années et des années s'écoulèrent, la fortune sourit aux uns et fit pleurer les autres ; mais le divin progrès souriait à la France libre.

Cependant, le courant de la mort qu'aucune digue n'arrête poursuivait son cours invariable.

C'est ainsi qu'il atteignit l'homme illustre dont la dépouille mortelle traversa les rues de Paris le 3 mars 1869.

Un convoi, d'abord solitaire et peu nombreux, grossit bientôt et attira les regards curieux de la foule.

Qui était-ce que ce mort indifférent ?

« Quel mort obscur, demande Charles Alexandre, renfermait ce cercueil ?... Lamartine ! Ironie du destin ! L'idole de tout un peuple en 1848 passait inconnue. Sa gloire voilée sous le nuage de l'oubli ne rayonnait plus. Paris l'avait enseveli avant la mort... »

Mais parmi le cortège qui suivait le plus grand poète français, on distinguait des noms brillants tels que : Victor de Laprade, Alexandre Dumas, Emile Augier, Emile Ollivier, Jules Sandeau, Urbach, Charles, Alexandre, E. Texier, Ls. de Ronchaud, M. de Chamborant, etc....

Ces hommes illustres venaient rendre hommage à leur maître.

Le talent escortait le génie !

Lorsque le convoi fut arrivé à l'église de Saint-Vincent, on put remarquer des hommes appartenant à toutes les classes de la société.

« Durant l'office, dit Charles Alexandre, étaient entrés les représentants de l'Académie française qui venaient rendre à sa plus grande gloire un honneur qu'elle ne rend à personne. Puis des Noirs, des mulâtres de la légation d'Haïti. Si la France a oublié, ils se sont souvenus, ceux-là, du grand cœur qui délivra les esclaves. Honneur aux Noirs ! »

Ainsi, ce n'est pas à la couleur de la peau ni à l'instruction ou à la position sociale que l'on juge le cœur d'un homme, mais aux sentiments qu'il montre.

Alors que beaucoup de ses compatriotes oubliaient Lamartine, les pauvres Noirs de par delà les mers se souvenaient eux, de leur libérateur !

Ce fait m'a frappé, quoique plus d'une fois déjà, j'eusse vu des preuves évidentes que la reconnaissance et le dévouement se trouvent beaucoup plus

souvent parmi ces déshérités de la nature que chez la race privilégiée des blancs.

Alors que Lamartine pouvait dire à ses compatriotes et à l'Europe entière :

« Ainsi tout change, ainsi tout passe ;
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas ! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface ».

Alors qu'il pouvait adresser ce cri de vérité à son peuple et à sa patrie, une autre nation venait rappeler au poète que le cœur a des yeux et qu'avant de disparaître dans l'océan de la mort, ces yeux jettent la bouée de la reconnaissance à l'endroit qu'il croyait être un abîme d'oubli.

Ah ! si l'âme sensible de Lamartine a été témoin du dernier hommage de ceux que l'on dit les derniers des hommes, mais que la *gratitude* place les premiers, elle a dû se réjouir et bénir Celui qui fait si bien chaque chose.

Et, s'il fut permis à l'immortel génie poétique de la France de juger l'action de ses contemporains du fond des mondes invisibles, il a dû dire :
Les Noirs sont des hommes de cœur !

Rodolphe Brunet

PREMIERE RECEPTION



BÉBÉ Louis-Philippe — âgé de quatre ans — reçoit et, pour ce grand événement, nous eûmes l'idée de faire les invitations sur papier rose. Réflexion faite, nous trouvâmes le moyen par trophée miné pour des hommes... en herbe. La réception est tout

à fait intime ; deux invités seulement : bébé Aimé et bébé Henri. Quand sonna l'heure consacrée, l'anxiété de Louis Philippe était à son apogée : « Zé pense bien, disait-il, au moindre bruit, que c'est un de mes petits amis qui arrive ». Je vous prie de croire que l'accueil fut chaleureux. On l'embrasse comme au bon vieux temps, à la mode française par conséquent. Mademoiselle Pauline — trois ans — en qualité de sœur aînée dut faire les honneurs de la maison. On était bien un peu zénée, mais ça ne dura pas. D'ailleurs une réception sans femme n'aurait pas eu de charme.

Les poupées, dans leur berceau, furent réveillées sans pitié, juste au moment où elles étaient plongées dans un profond sommeil. Ne fallait-il pas les caresser et leur arracher les cheveux. On fut au bois pendant quelque temps, égaré comme ce pauvre Poucet d'illustre mémoire. Les poignées de porte et de fenêtre servirent de batterie électrique. Les affaires pressées furent traitées par téléphone : « Hello ! Grand'maman, viens nous voir ? »... Les chevaux, les voitures, les polichinelles, les petits moutons jouèrent alternativement leur rôle. On alla même jusqu'à jouer du poing. Là où nos petits comédiens remplirent leur rôle avec un art consommé, ce fut à table. L'étiquette n'était pas de rigueur ; la politesse même fut médiocrement observée. Chacun pour soi... Et les chers mignons ne se doutaient pas en agissant ainsi, qu'ils étaient tout à fait de leur siècle, de parfaits imitateurs, de petits modernes, enfin....

Quelle orgie, grand Dieu, ce dîner !... Les gourmands en sortirent pleins jusqu'au bord. Il leur fallut subir un savonage pour être encore dignes de nos baisers. On se sépara avec force protestations.

Que seront ces enfants plus tard ? Essayons de le prédire. Aimé, un politicien belliqueux. Et, s'il est le digne fils de son père, en politique il sera libéral, rouge, si vous voulez, ou encore très enclin aux apoplexies foudroyantes — toujours en politique, entendons nous — Henri, artiste musicien ; légèrement distrait par conséquent. Louis Philippe, un bohème sentimental, avec de grands yeux tendres à l'adresse des demoiselles. Pauline, ah ! la coquine ! la raffinée coquette dans l'avenir ! pu-

nira les hommes de leur inconstance en leur rendant la pareille. Il y a de la finesse, du parti pris de ne s'en pas laisser conter, du caractère et de la tendresse dans ces yeux là. Aussi, après avoir puni de ses crimes, la triste moitié du genre humain, mademoiselle Pauline deviendra bonne épouse et bonne mère.

* * *

A M^{lle} JOSÉPHINE BE...RTHE

C'est fort gentil à vous de me féliciter au sujet d'une petite histoire plus ou moins bien agencée et qui n'a d'autre mérite que sa véracité.

Et vous me connaissez, j'en ai la certitude. Je m'obstine à chercher vos initiales ; et je suis plus perdue dans les lettres que je le serais dans un labyrinthe. De grâce, mettez le comble à votre amabilité ? Présentez-moi un fil bien tendu qui me conduira là où je suis si anxieuse d'arriver . . . Je ne doute pas que vous puissiez le faire en intéressant le public . . . Et comme je ne me crois pas ce talent, je m'arrête, non sans vous avoir remerciée chaleureusement.

Marie Laure

LE EXPOSITION DE CHICAGO
(Voir gravures)

On mande de Chicago que les plans pour la construction des bâtiments de l'exposition, que nous publions aujourd'hui, ont été approuvés par les comités chargés de cette partie de l'entreprise. Suivant les rapports adoptés, les bâtiments en question s'étendent sur deux milles de façade ; ils sont d'un dessin élégant, et tous de la même hauteur, soit environ soixante pieds. Il n'est plus question des constructions excentriques qui poussaient incessamment dans l'imagination des gens dont l'idéal va aux nues. Il semble que tout le monde redevienne à peu près raisonnable à Chicago.

Le grand souci pour le moment est la question d'argent.

On a l'assurance cependant, assure-t-on, que des sommes considérables viendront de sources diverses quand les opérations, si entravées jusqu'ici, seront pleinement en voie d'exécution. Les subventions votées par les divers Etats pour leur part respective d'exposition officielle s'élèvent aujourd'hui à quatre millions et demi de dollars, et des bills sont encore pendants devant plusieurs législatures. Le total général des crédits et subsides à attendre du gouvernement des Etats Unis, des Etats et Territoires, des sociétés commerciales et industrielles, etc., se chiffre actuellement par trente-deux millions de dollars . . . sur le papier.

La difficulté financière est donc dans le moment présent. Deux cent cinquante ouvriers sont actuellement occupés à abattre des arbres et à exécuter des terrassements au Jackson Park. Il y en aura deux mille la semaine prochaine. On assure qu'à partir de ce moment les travaux vont être poussés avec une grande activité.

BIBLIOGRAPHIE

La Littérature au Canada en 1820, par F.-A. Baillayé Pte

Nous venons de recevoir un joli petit volume, dû à la plume originale et habile du rédacteur de *l'Etudiant* et de *la Famille*.

Nous avons eu un extrême plaisir et un intérêt puissant à lire ce recueil des ouvrages littéraires parus au Canada en 1820.

On devrait se faire un devoir de se procurer cet intéressant ouvrage, qui ne se vend que 50 cts broché.

Nous félicitons l'auteur de son idée neuve et heureuse et nous aimons à croire qu'il saura trouver dans le public succès et encouragement.

Nos remerciements à qui de droit.



LE MIROIR

Non ! le Miroir n'est pas l'arme de Vérité.
C'est l'impur confident de la femme qui triche ;
Les cheveux teints, la joue en fard, la lèvre riche,
Et là ne finit point sa claire vanité.

Deux glaces, face à face, ouvrent des avenues
Menson zères, trouant les toits jusques au ciel.
Couché sur l'horizon, ce piège visuel
Fait, dans un gouffre énorme et faux, crouler les nues.

Comme au bord d'un étang, l'arbre choit à l'envers,
Le mur debout bascule, et le bateau chavire ;
Bouche ouverte, néant vorace, lac vampire,
Le Miroir prend l'Etoile et la plonge aux Enfers.

Toute hérésie habite en cette glace étroite.
Tu dis qu'elle est fidèle et t'apprend à te voir ?
Mets la main sur ton cœur, en face d'un miroir,
Et tu constateras que ton cœur est à droite.

Henri Raillaud

Mars, 1891.

FAITS SCIENTIFIQUES

PAPIER VITRE.—On fabrique maintenant avec les herbes marines un papier transparent qui est destiné à remplacer les vitres des fenêtres. On peut lui donner les couleurs convenables pour l'imitation des vitraux peints.

* * * *

CONSOMMATION DE L'AIR.—L'air est l'aliment le plus essentiel de la vie, et celui dont on use le plus. Par chance, il ne coûte rien ; il est dispensé à profusion par la nature à tous les êtres, petits ou grands, pauvres ou riches, faibles ou puissants. Chaque personne adulte en consomme par jour une quantité équivalente à 3000 fois en volume et quatre fois en poids l'ensemble de la nourriture solide et liquide nécessaire à son entretien.

* * * *

L'AZURINE.—Les anciens Egyptiens connaissent cette magnifique couleur dont le secret avait jusqu'ici été vainement cherché par les peintres modernes. Au temps des Ptolémées, elle était connue sous le nom de *bleu d'Alexandrie*, et elle fut importée en Italie pendant le premier siècle de l'ère chrétienne. M. Fouque, minéralogiste français éminent, prétend l'avoir retrouvée en mélangeant du silicate de cuivre avec de la chaux. Il dit que la teinte qu'il a découverte est parfaitement stable et entièrement identique à l'ancien bleu d'Alexandrie. Cette nouvelle sera certainement bien accueillie par les artistes en peinture.

* * * *

LUMIÈRE AU MAGNESIUM.—Beaucoup de lecteurs ont entendu parler de la lumière au magnésium dont le seul défaut a été le prix excessif de la matière combustible. Le magnésium est un métal blanc d'argent qui pèse quatre fois et demie moins que le fer et six fois moins que l'argent. Il est très fusible, fondant au rouge-sombre, et il se volatilise au rouge-blanc. Ce métal jouit de la singulière propriété de brûler à l'air et de produire une flamme éblouissante.

Jusqu'à ce jour, cette propriété remarquable avait été peu mise à profit sinon par la photographie qui, avec son auxiliaire, avait pu tirer des épreuves exactes dans les mines, dans les grottes, dans les souterrains, enfin dans tous les lieux obscurs.

Son immense avantage pour ce service, c'est qu'une très petite quantité de magnésium pouvait produire une lumière assez intense pour produire des vues photographiques par une exposition instantanée, tout comme cela a lieu en pleine lumière d'un jour serein, et quelque fût le prix du

métal, prix qui, il n'y a que peu d'années encore, s'élevait à trois ou quatre piastres l'once, il en coûtait moins et il était infiniment plus commode de l'employer que d'avoir recours à la lumière électrique qui seule pouvait entrer en concurrence. Mais par suite des perfectionnements apportés dans ces derniers temps dans l'extraction du métal, son prix a pu être réduit à cinquante centins l'once ou huit piastres la livre, et la perspective est que cette diminution s'accroîtra de plus en plus.

Au point où l'on en est, la combustion d'un mince ruban de magnésium produit une lumière équivalente à soixante-quinze bougies et ne coûte que très peu plus que le gaz. On s'occupe beaucoup de la question de lampes spéciales et il est assez probable que sous peu, la lumière au magnésium deviendra aussi familière que la lumière électrique dans l'usage général.

L'écumé de mer qui sert à faire les pipes est un sel de magnésium ; c'est du silicate de magnésie ou oxyde de magnésium. Sa composition est :

| | |
|-------------------|--------|
| Silice..... | 60.87 |
| Magnésie..... | 22.80 |
| Eau..... | 11.27 |
| Oxyde de fer..... | 0.06 |
| | 100.00 |

Le carbonate de magnésie, qui a beaucoup d'analogie avec le calcaire ou carbonate de chaux, est assez répandu dans la nature.

Oct. Curat.

CHOSSES ET AUTRES

—Les chemins de fer souterrains dans les environs de Londres, sont actuellement mus par l'électricité.

—On a inventé une souris électrique. Elle consiste en une cage contenant du fromage. Quand la souris s'en approche elle est touchée par le fil électrique et immédiatement tuée.

—Le plus grand verger du monde entier est sur l'île de Maui, dans les îles Sandwich. Les naturels appellent ce fruit *ohias*. La forêt de pommiers s'étend d'une mer à l'autre bien haut dans les montagnes. Les arbres varient en hauteur de 40 à 50 pieds, et rapportent fruits dans les mois de juillet à septembre. Ces pommes de différentes variétés sont bonnes à manger mais le goût n'est pas aussi exquis au palais que celui des fruits cultivés. Ce verger a une étendue de plus de 10 milles de largeur sur une longueur de près de vingt milles. Ces pommiers ne rapportent pas en moyenne plus de 25 quarts de pommes chacun.

—On écrit de Yokohama que l'empereur du Japon, dans un décret récent, vient d'interdire rigoureusement le duel, qui devenait de plus en plus à la mode au Japon.

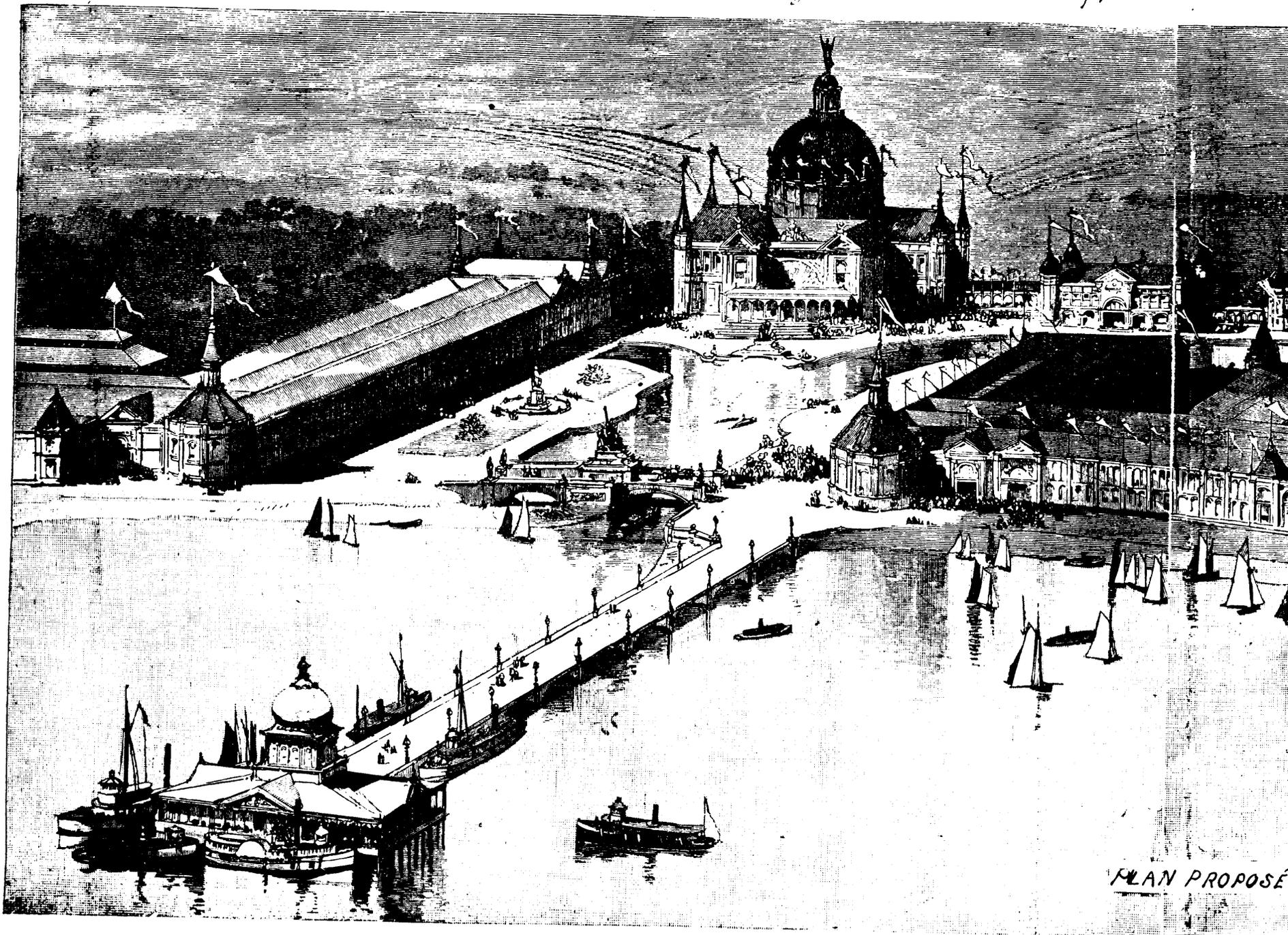
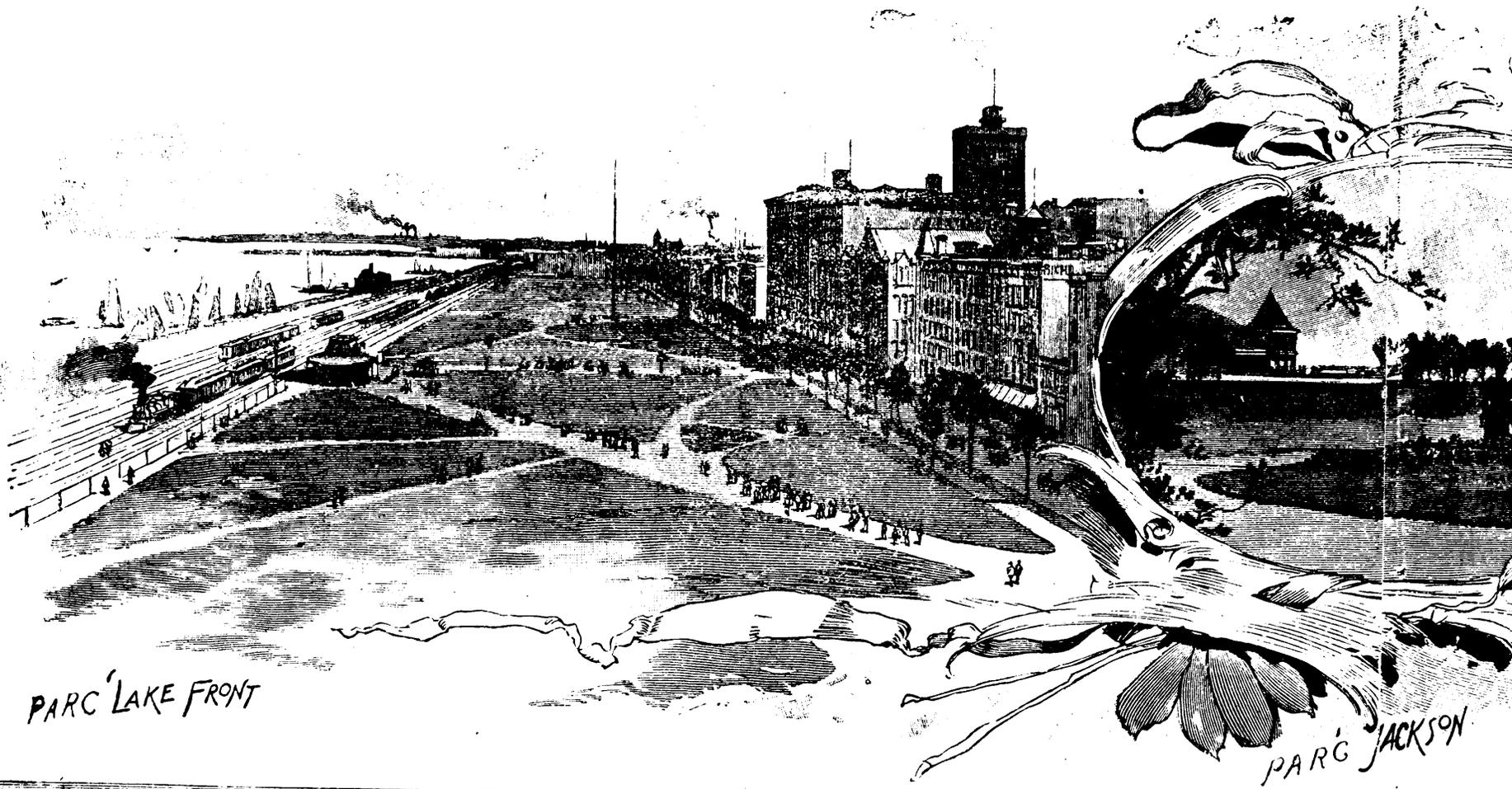
Dorénavant tout homme qui aura provoqué, directement ou indirectement, ou qui aura accepté un duel, sera puni d'une amende extrêmement élevée et de six mois à deux ans de galères.

Seront les témoins aussi sévèrement punis que les combattants.

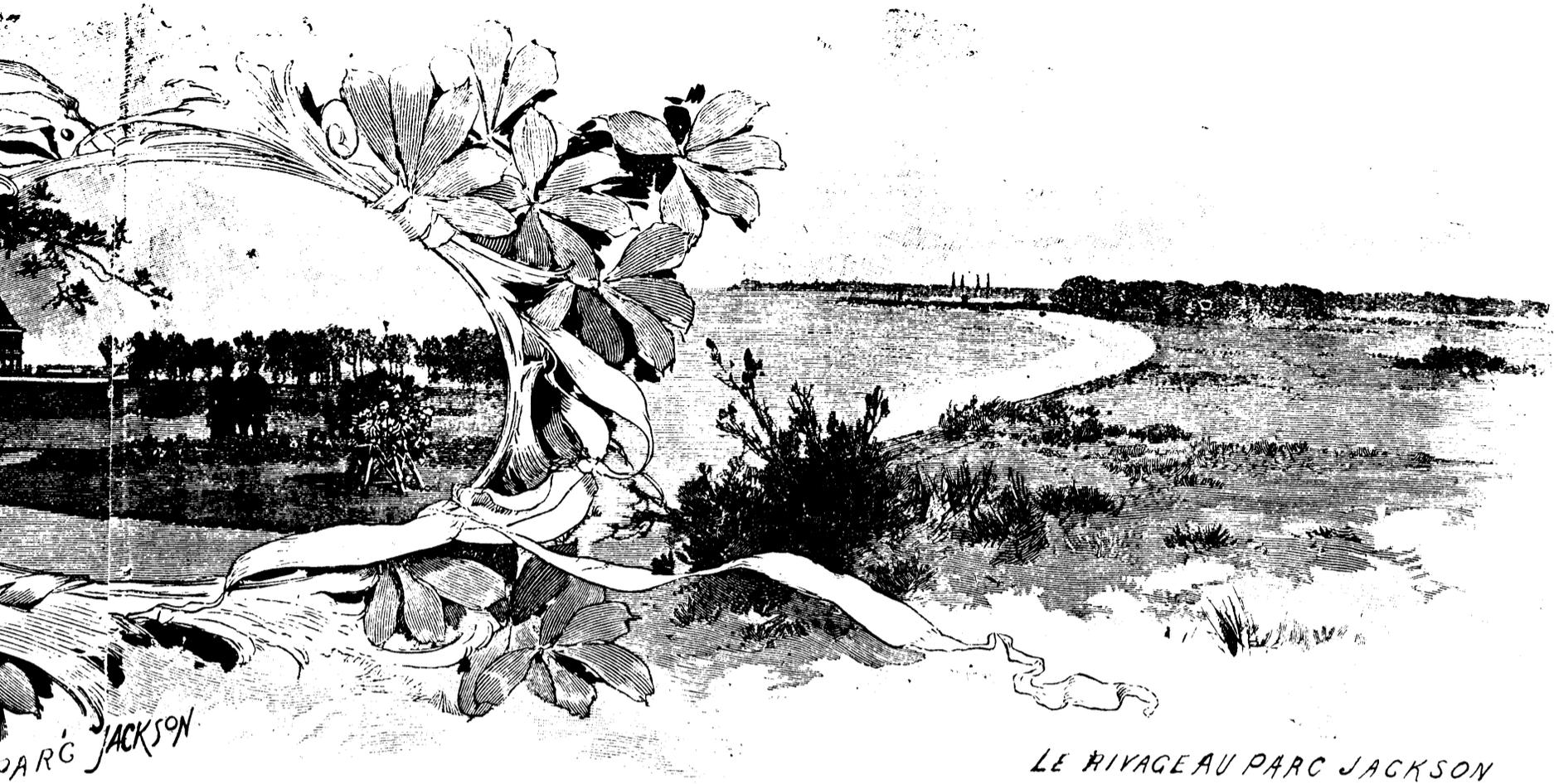
“ Et ce n'est pas tout : l'individu qui aura critiqué le refus de se battre d'un homme offensé ” sera poursuivi et condamné comme calomniateur.

—Voici quelques renseignements sur les Etats-Unis :

La république couvre une superficie de 3,547,000 milles carrés. La longueur des Etats-Unis de l'est à l'ouest est de 2,800 milles. Leur largeur est de 1,200 milles. La frontière anglaise court sur une longueur de 3,540 milles, la frontière mexicaine sur une longueur de 1,550 milles. Il y a aux Etats Unis 5,175 milles de côtes maritimes, et 3,450 de côtes terrestres. Ce pays est composé de 38 Etats et de 10 Territoires. L'Etat de New York est le plus peuplé, puis viennent par ordre ceux de la Pennsylvanie, de l'Ohio, de l'Illinois. Les plus grandes villes sont par gradation : New-York, Philadelphie, Brooklyn, Washington ; celle-ci est la capitale, elle a une population de 147,293 âmes.

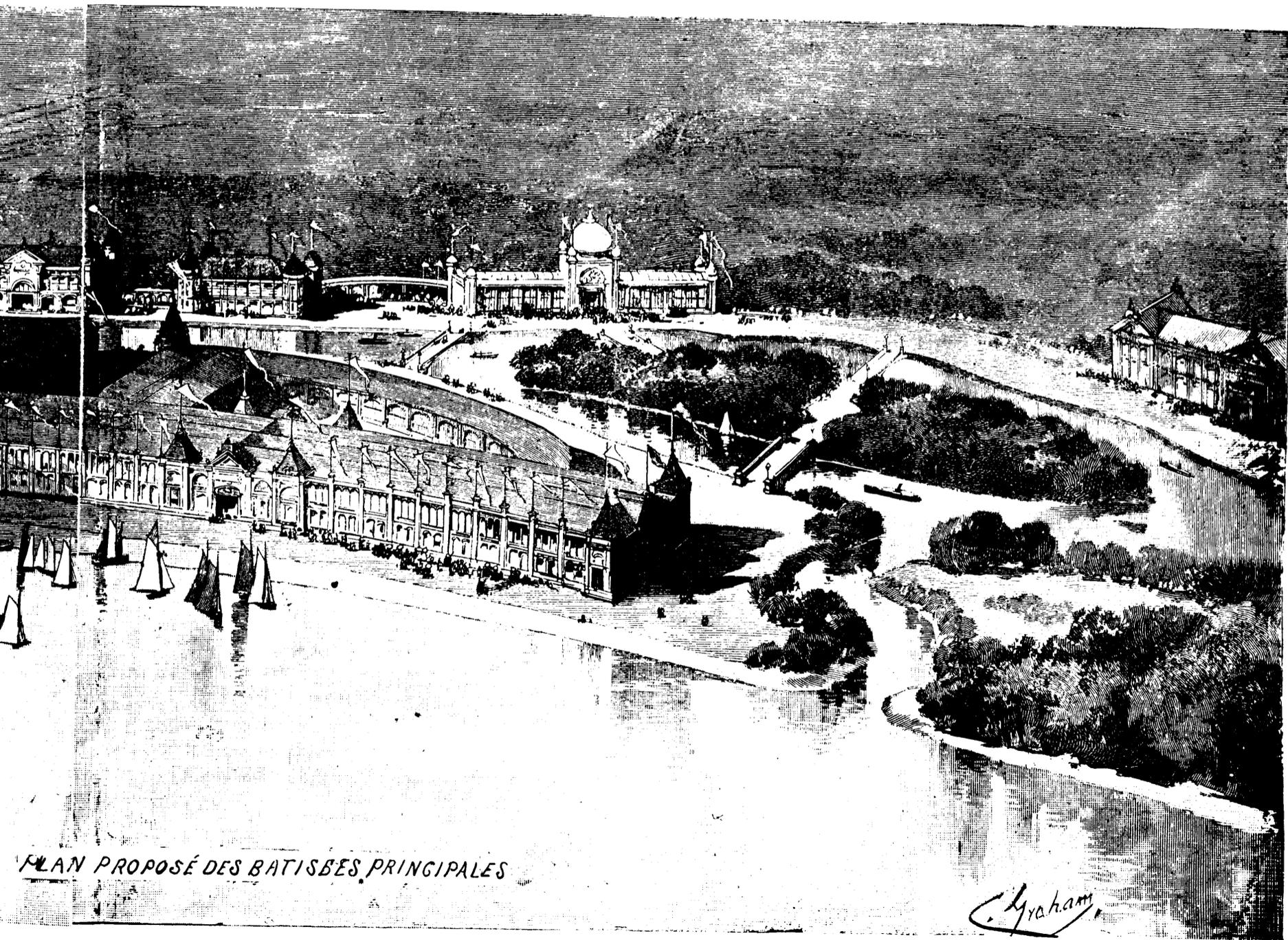


PLANS ET SITES PROJETES DE LA GRANDE EXPOSITION UNIV.



PARC JACKSON

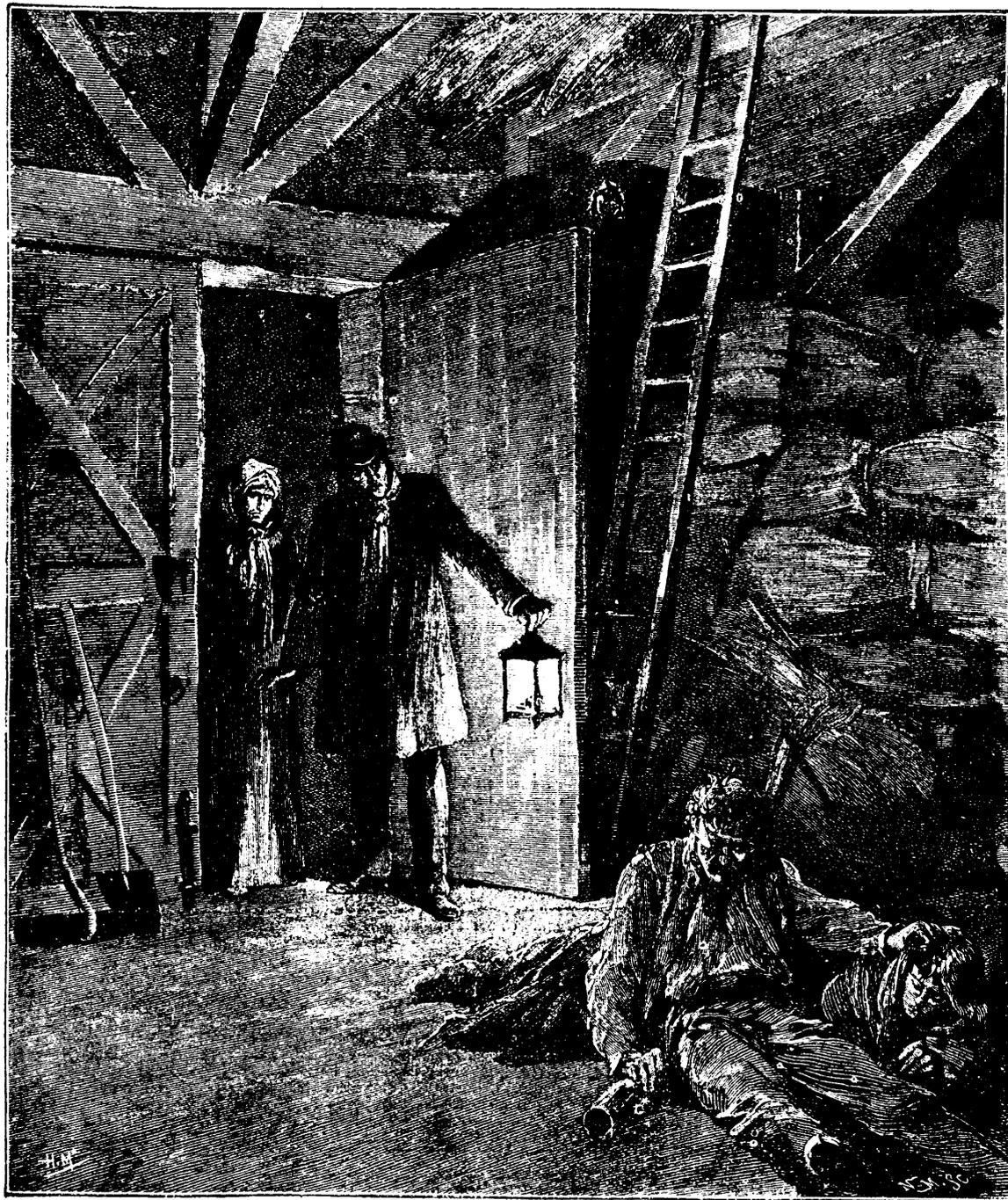
LE RIVAGE AU PARC JACKSON



PLAN PROPOSÉ DES BATISSES PRINCIPALES

Graham

FLEUR - DE - MAI, Feuilleton du "Monde Illustré"



Poiroux tenait encore dans ses doigts crispés les cheveux de la Doucine.—Page 743, col. 1

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

Fabrice avait pris soin d'enfermer ses deux convives dans la grange.

—Tiens !... c't'affaire,—grogna la Doucine.

—Tu vois bien, n'y a pas moyen.

—Ouais, mais si la porte est fermée p'tête ben que les fenêtres n'ont pas de serrures.

—Tu vas te casser le cou.

—N'y a pas de danger.

Et la Doucine grimpa jusqu'à la fenêtre de la grange, et l'ouvrant toute grande sauta de là sur un tas de fumier sans se faire le moindre mal.

Cela fait, elle se baissa, se coula le long des murailles, pour ne point être aperçue de la maison.

Puis, elle franchit la haie en tournant le petit parc, et se trouva dans les champs, filant à grandes enjambées sur Souesmes.

Une heure après elle était de retour ; la nuit accompagnée d'une brume épaisse enveloppait déjà le parc quand elle se glissa sans bruit au pied de la grange.

Elle dressa une échelle contre le mur et se faufila armée des deux litres par la fenêtre qu'elle avait laissée entr'ouverte.

—C'est y toi, Doucine, demanda Poiroux d'une voix étranglée.

—Oui, c'est moi.

—Viens vite... c'est le p'tit salé, je crève de soif.

Eteindre l'incendie, allumé par le jambon, au moyen de l'alcool, c'était là jeter de l'huile sur le feu...

Ils s'installèrent en face l'un de l'autre, ainsi qu'ils en avaient l'habitude, et les deux litres y passèrent en moins d'une heure.

Alors, la scène changea.

—T'as tout bu, not'maître !—fit la Doucine,—t'as tout bu... et tu n'm'as rien laissé.

—Tiens ! bégaya Poiroux, t'as donc pas tout bu aussi ?...

—J'ai encore soif,—balbutia la Doucine, v'la tout...

Et elle fit un effort pour arriver à Poiroux qui portait le goulot à ses lèvres pour lamper la dernière gorgée.

Les braconniers ont pour la plupart des yeux de nyctalope.

Dans l'ombre ils y voient mieux encore que le jour.

Au milieu de la grange, la Doucine et Poiroux distinguaient très bien tous leurs mouvements.

Poiroux essaya bien de se garer, mais la Doucine en titubant vint lui rouler dans les jambes...

Alors ce fut une atroce scène, comme se terminaient toujours leurs orgies d'alcool.

Poiroux lâcha sa fiole et crocha des deux mains la tignasse de la Doucine, et voilà ces deux êtres immondes, se roulant, se déchirant, se mordant comme deux fauves en furie.

Puis, à bout de forces, haletants, sanglants,

Coupés par les tessons de l'une des bouteilles qui s'était brisée dans la lutte, ils s'endormirent, ronflant, hideux, ignobles....

—Allons, fit M. Dementières,—vers les dix heures du soir, nos guides ont assez dormi. Nous allons les réveiller, leur faire manger un morceau et nous partons....

Et, armé d'une lanterne, il se dirigea vers la grange dont il ouvrit la porte.

Un cri d'horreur s'échappa de ses lèvres à l'aspect de l'épouvantable spectacle qui frappa ses regards....

Poiroux tenait encore dans ses doigts crispés les cheveux de la Doucine....

Le sang de celle-ci coulait goutte à goutte, car à la face un éclat de verre lui avait fait une large estafilade....

On les sépara, on les étendit, les lavant, les pansant, leur faisant respirer de l'ammoniaque.... Vains efforts....

Il fallait laisser passer de longues heures avant de les voir revenir à la vie.

L'expédition au roncier de Rivaude était forcément remise.

—Rien à tirer de ces brutes, fit Fabrice avec fureur....

II.—VIEIL AMOUR ! VIEUX MALHEUR !

Non ! en vérité, les plus riches sont loin d'être toujours les plus heureux !....

On aurait eu la preuve de cet aphorisme en voyant la comtesse Marcelle Stroganof, dans sa chambre à coucher de l'hôtel de l'avenue Friedland.

Le luxe le plus somptueux et en même temps le plus sévère, telle était la dominante qui sautait aux yeux dès que l'on avait franchi les portes de bronze du palais du comte Fédor.

L'appartement particulier de la comtesse se faisait surtout remarquer par sa simplicité en quelque sorte monacale.

Au milieu de toutes les richesses qui l'environnaient, on retrouvait cette note triste, désespérante, résultant du chagrin mortel qui, au début de son bonheur, dès le lendemain de sa délivrance, l'avait frappée en plein cœur....

Il pouvait être six heures du soir.

Des lampes électriques éclairaient discrètement la chambre à coucher de la comtesse.

Un lit de milieu, une merveille de lit italien, à incrustations d'ivoire, à colonnes torsées d'ébène, s'avancait, drapé de broderies au petit point, jusqu'au centre de la chambre.

Au chevet, sculptées en plein bois, les armes des Stroganof-Remer, *d'azur à trois léopards d'or*, ayant comme cimier une couronne fermée, et comme supports, deux ours.

Dans un coin, un bahut Renaissance à incrustations d'ivoire et de platine, faisant face à un armoire à glace à trois panneaux.

Deux tableaux tranchaient sur des tentures de velours de Gênes : *Retour d'exil*, de Charles Delort, racheté à prix d'or à l'Amérique, et une *Mater Dolorosa* du Corrège.

La comtesse était assise devant le petit meuble italien qui lui servait de secrétaire et mettait la dernière main à une volumineuse correspondance.

La maternité l'avait à peine effleurée. Le chagrin et le temps n'avaient pu mordre sur le marbre de ce front si pur, sur l'albâtre de ce teint sans rides.

Elle était toujours adorablement belle et paraissait beaucoup plus jeune que son âge.

Ah ! certes, en la voyant on pouvait comprendre la folle passion qu'elle avait inspirée sans le vouloir au marquis de Lauriac.

La comtesse était vêtue d'une robe tout unie et très simple.

Aux oreilles l'un des premiers souvenirs de Fédor, deux perles noires sans pair, incomparables... Un saphir étoilé à la main gauche, à côté de son anneau de mariage... et c'était tout.

Naturellement, dès la promulgation de la loi sur le divorce, le mariage entre Marcelle et Fabrice Dementières avait été rompu.

M. Dementières n'y avait mis aucun obstacle.

Que lui importait ? Ne tenait-il pas sa vengeance !....

Oh ! il l'avait bien calculée.... Elle était entière !.... Elle était complète !....

Le bonheur de Marcelle avait été empoisonné par le vol de son enfant.

Depuis le rapt de la petite fille, l'existence du comte Fédor et de Marcelle n'avait eu qu'un but :

Retrouver l'enfant qui leur avait été ravi.

Pour arriver à ravoir cette enfant, Fédor avait dépensé des sommes folles.

La comtesse et lui avaient soulevé des mondes... Ils avaient battu l'univers entier.

Naturellement ils avaient été l'un et l'autre exploités par des agences de tous les acabits.

Le comte Stroganof, jetant l'or par les fenêtres, il ne manquait pas de gens qui trouvaient bon de le ramasser.

Aussitôt après son mariage, la comtesse Fédor avait été présentée à la cour de Russie ; et à Saint Pétersbourg comme à Moscou, les proches du comte Stroganof lui avaient fait grand accueil.

Elle avait parcouru la Russie à la suite d'un avis mensonger donné à Fédor et à la comtesse.

Car Fabrice Dementières ne s'était pas borné à enlever l'enfant.

Sa vengeance avait été plus cruelle encore.

A diverses reprises, Marcelle avait reçu des avis anonymes.

« Votre fille vit », lui était-il écrit d'Amérique, de l'Extrême-Orient, du bout du monde. — « Votre fille vit, et elle est malheureuse ! »

C'étaient de nouvelles infamies commises par Fabrice.

Et, naturellement, tous les indices fournis à la malheureuse mère, indices payés au poids de l'or, avaient été faux.

Il n'était venu ni à l'idée de Marcelle, ni à celle de Fédor, que Fabrice Dementières avait gardé l'enfant en France, à deux pas de lui.

Ah ! si la pauvre mère avait pu supposer que la Petite Mai se trouvait là, en province, tout à côté d'elle, tout auprès des Souches... Ah ! qu'elle et son mari auraient donc bien su s'en rendre maîtres et l'arracher aux mains infâmes qui la séquestraient.

Mais non, Fabrice Dementières avait puissamment raisonné en se disant :

— Personne ne viendra la chercher là, c'est trop près....

Et les efforts et les recherches du comte et de la comtesse Stroganof s'étaient éparpillés dans toutes les parties du monde.

Pour l'instant, la comtesse revenait d'un voyage en Norvège, où l'attendait naturellement une déception nouvelle.

Une agence de renseignements lui avait fait connaître qu'une enfant, d'origine française, vivait près de Drontheim, chez des pêcheurs islandais.

La comtesse était partie seule.... Elle l'avait demandé en grâce à son mari.

Et elle avait été promené et exploitée par un agent, qui avait fini par lui montrer une malheureuse créature goitreuse et idiote, confiée effectivement par une famille française à un ménage de pêcheurs, lequel en avait le plus grand soin.

Elle était revenue à Paris depuis la veille, et Fédor venait l'y rejoindre ce jour-là même.

Marcelle, en attendant l'arrivée du comte, mettait en ordre, nous l'avons dit, sa volumineuse correspondance.

Elle avait pour unique but les mêmes incessantes recherches, les mêmes poursuites, car la divine espérance est la plante qui repousse sans cesse, alors même qu'elle vient d'être arrachée.

Sonia, une grande fille blonde que Marcelle avait depuis bien des années déjà, ramenée de Russie, frappa doucement à la porte de la chambre.

— Excellence ! — dit-elle à demi-voix — M. le comte arrive. Le coupé vient d'entrer dans la cour.

Le comte, effectivement, montait vivement les degrés de l'escalier et arrivait au premier étage.

Marcelle s'avancait à sa rencontre, les mains tendues.

Et ils s'embrassèrent, tout comme au premier jour, avec une ineffable tendresse.

Ah ! si entre eux, ils n'avaient pas eu cet irré-

parable malheur, combien cet amour vieux déjà de tant d'années eût été encore jeune !....

Dès l'abord, dans les regards de Fédor, la comtesse avait lu une interrogation muette.

— Non, répliqua-t-elle en secouant la tête.... Rien... toujours rien.... Comme toujours, nous avons été trompés....

Fédor demeura quelques instants silencieux....

— Et vous, Fédor — demanda la jeune femme — de votre côté n'avez-vous rien pu apprendre ?

Il ne répliqua rien sur le champ.

On s'en souvient, au moment où le comte Stroganof quittait les Souches, en faisant évader Romain, il avait laissé un billet à l'adresse de Marcelle, donnant à celle-ci un vague espoir.

Bien des fois, depuis, la pauvre mère était revenue sur ce sujet, et Fédor avait éludé la question, en évitant de répondre directement.

Mais, entre deux êtres s'aimant d'une affection aussi profonde, garder longtemps un secret était de toute impossibilité.

Aussi Fédor, prenant la main de Marcelle dans les siennes, finit-il par lui dire :

— Chère bien aimée, je ne vous ai point avoué toute la vérité.

— Ah ! que c'est mal, que c'est mal, fit Marcelle en portant la main à son cœur, pour en étouffer les douloureuses palpitations. — Vous m'avez caché quelque chose, Fédor !.... Et quelque chose concernant notre enfant !....

— Mon amie — répliqua vivement le comte, — je commence par vous dire que je ne sais rien, rien, absolument rien de positif.... Autrement vous en eussiez été informée immédiatement.

— Dites ! mais dites donc vite, — fit Marcelle, — en proie à une palpitante angoisse, ne voyez-vous pas que vous me faites mal !

Et Fédor de commencer immédiatement le récit de l'aventure de Romain et les suites qui sont connues du lecteur.

La comtesse écoutait l'oreille tendue....

Et quand il eut terminé, le comte conclut :

— Plus je vais, plus je suis convaincu que cet homme ne m'a pas menti !.... Plus je suis certain qu'il a réellement vu cette enfant qui vous ressemble trait pour trait, Marcelle, puisque c'est à cette ressemblance que ce misérable a dû son salut.

Ce fut au tour de la jeune femme de garder le silence.

Pendant un long moment elle demeura plongée dans une méditation douloureuse.

— Étrange coïncidence, — finit-elle par murmurer, — oh ! oui, bien étrange !

— Que voulez-vous dire ?....

— Moi aussi, — répliqua-t-elle, — j'ai un reproche à me faire.... Mais vous me le pardonnerez, Fédor, parce que, si je me suis tue, c'est pour ne point augmenter vos chagrins.

— A votre tour, ma chère bien aimée, parlez vite !....

— Eh bien ! vous vous souvenez, Fédor, que l'été dernier je me suis séparée de vous pendant quelques jours.... Je me rendais en Angleterre, où des misérables exploitaient encore notre malheur et ma crédulité....

— Oui, pendant votre courte absence, je suis demeuré aux Souches.... C'est pendant ce temps, c'est à cet instant précis qu'à eu lieu cette étrange aventure.

— Oui, ce doit être à cet instant, un ou deux jours après peut-être.... J'ai reçu une lettre anonyme.... une de ces lettres épouvantables dont je ne vous parle jamais, Fédor, car il est inutile de vous faire inutilement saigner le cœur.

— Que vous disait cette lettre, ma pauvre Marcelle ?

— Une chose horrible ! une chose atroce ! — et les yeux de la comtesse se remplirent de larmes brûlantes qui, lentement roulèrent sur ses joues pâles, — il m'était dit que si je faisais désormais une seule démarche pour retrouver l'enfant aimé qui m'a été volée.... on la tuerait !....

— Oh ! les infâmes ! — gronda Fédor en se tordant les mains.

— Alors, j'ai eu peur !.... Oui, une terreur folle s'est emparée de moi.... Peut-être aurais-je dû vous prévenir, peut-être aurais-je dû agir autrement que je ne l'ai fait.... mais à la seule pensée que cette enfant pouvait être tuée, je suis de-

venue folle, voyez-vous, Fédor, j'ai manqué de confiance en vous... J'ai eu quelque chose de caché pour vous... Et je me le reproche depuis, comme une faute grave....

—Vous, ma chérie ! une faute grave.—Et Fédor secoua la tête....

—Oui ! le lendemain même, j'ai reçu une autre lettre. Une personne qui signait "Un ami", me pria de me trouver le soir de ce jour au parc Monceau.

—Et qu'avez-vous fait ?

—Je me suis rendue à ce rendez-vous....

—Vous avez eu tort, Marcelle !....

—Je le sais, je m'en confesse.... et j'en ai été bien punie, mais vous n'étiez pas là.... le temps pressait.... je vous le dis, j'étais folle !.... sous le coup de cette horrible menace.... et d'une autre part, poussée par une curiosité fatale.... je voulais savoir....

—Et qu'avez-vous appris ?....

—Rien ! Au parc Monceau, dans une allée ombragée, un homme s'est approché de moi.... Il voulait, —disait-il, —me parler de cette enfant... Et alors, la terrible menace qui venait la veille de m'être faite a flamboyé devant mes yeux.... Et j'ai menti.... Oui ! j'ai menti !.... Moi la mère !.... J'ai dit que l'on ne m'avait pas pris ma fille !.... Parce que, voyez-vous, Fédor !.... je veux bien que l'on me tue ! Moi !.... Je fais le sacrifice de ma vie !.... Mais je ne veux pas que l'on tue mon enfant !....

En prononçant ces derniers mots d'une voix entrecoupée par les sanglots, la comtesse chercha un refuge sur le cœur de son mari.

—Non ! —répéta-t-elle d'une voix éperdue.—Il ne faut pas qu'ils la tuent !.... Prenez pitié, mon Dieu !....

Fédor était lui-même en proie à une émotion violente.

—Oh ! le misérable !.... Le misérable ! —répétait-il sourdement, —mais je ne pourrai donc pas tuer cet homme !

—Vous savez bien que vous ne le pouvez pas, Fédor !.... Cet homme ne se battrait pas avec vous....

—Oui ! c'est un lâche !.... Je comprends l'homme qui se venge, loyalement, en face, je comprends celui qui se bat.... qui cherche à tuer son ennemi.... Mais celui qui essaye d'assassiner comme il l'a fait, abrité derrière un arbre.... Celui qui, pour se venger, torture une enfant et une femme.... Oh ! celui-là !....

Marcelle releva lentement la tête en essuyant ses larmes :

—Celui-là nous ne pouvons rien contre lui.... Il a eu la loi de son côté, une loi inique, une loi de barbares....

—Au-dessus de la justice, il y a l'équité....

—Peu importe.... Fédor, toutes nos forces vives, celles de notre corps, comme celles de notre âme, sont venues se briser contre cette loi.... Nous aurions dû le prévoir, nous ne pouvions être aussi forts qu'elle !....

—Ah ! comment penser que tant d'infamie pourrait trouver place dans le cœur d'un seul homme ?

Le mal est fait !.... et il est sans remède, car il a empoisonné notre bonheur !....

Le comte faisait un effort sur lui-même pour reprendre son sang-froid....

—Écoutez moi bien, Marcelle, —fini-t-il par dire, après être demeuré un instant silencieux, —nous avons eu un tort, c'est de n'avoir combattu cet homme, notre ennemi mortel, qu'avec des moyens honnêtes, loyaux.... Oui, nous avons eu tort, nous devions employer les mêmes armes que lui....

—Mais où sont-elles ces armes ?....

—Le hasard ou, pour mieux dire, la Providence les a mises à notre portée, et nous avons laissé échapper l'occasion qui nous était offerte.

—Mais songez donc au mortel danger qui menace cette enfant ?

Fédor secoua énergiquement la tête.

—L'aveu que vous venez de me faire, Marcelle, ne fait que confirmer l'idée que j'avais déjà, et qui me poursuit, qui me hante !.... Cet homme ! voyez-vous, Marcelle !.... cet homme !.... ce voleur !.... qui a cherché aux Souches un asile !....

cet homme ne m'a pas menti.... Il a bien vu notre enfant !

—Le croyez-vous Fédor ?....

—Plus je vais et plus j'en suis certain !.... Cet homme ne m'a pas menti.... Il me conduisait véritablement à cet endroit nommé la Glandière, et cette enfant devait s'y trouver.

—Et pourquoi vous a-t-il quitté !....

—Parce que les gendarmes fouillaient eux-mêmes inutilement.... Il n'y avait plus personne dans la Glandière.... Et qu'il a eu tout naturellement peur des gendarmes....

—Oui, c'est possible, —fit Marcelle ébranlée....

Le comte continuait.

—Et si nous avons trouvé la porte close, la maison vide, c'est que cette horrible fille, ce monstre qui vous a dans le temps torturé, Mlle Dementières enfin, a enlevé, pendant la nuit, cette enfant et la femme de ce misérable....

—Mais la preuve de tout ce que vous avancez là ? —demanda la pauvre mère.

—La preuve ! —s'écria le comte, —j'en ai deux, et je vais vous les faire toucher du doigt.... Premièrement, la menace qui vous a été faite de tuer cette enfant....

—Je ne vous comprends pas.... Que voulez-vous, mon ami, ma tête se perd.

—Suivez-moi bien, ma chère aimée.... Je ne me trompe pas dans mon système de déductions. Vous êtes convaincue, n'est-ce pas, que cette lettre de menaces infâmes ne peut venir que de ce misérable ?

—Oui, certes, quelle autre personne au monde aurait intérêt à nous torturer ?

—Dès lors, vous devez vous rendre compte comme moi qu'il ne vous a écrit que parce que lui-même avait des craintes.

—Vous croyez cela, Fédor ?

—C'est pour moi évident. Il a été au devant d'un danger pour lui.... Et la preuve en est, c'est qu'un inconnu est venu aussitôt vous parler du désespoir et du mystère qui ont empoisonné notre existence.

—Oui, Fédor !.... Oui ! Je sens que vous devez avoir raison, vous me rendez force et courage.

—Oh ! je sais aussi, ma chère Marcelle, combien cette menace a dû vous affoler.... mais je crois qu'il faut avoir assez d'énergie pour ne pas en tenir compte. Il faut lutter.... quand même, malgré tout....

—Mais comment lutter ?

—Il faut retrouver l'homme que j'ai vu aux Souches, puisque ce qu'il m'a dit a concordé avec la démarche tentée auprès de vous....

—Retrouver cet homme ?.... mais est-ce possible ? Est-il à Paris ?

—Il doit y être. Il avait de l'argent.... c'est à Paris qu'il a dû venir se cacher.

—Et qui guidera nos recherches, qui nous indiquera la marche à suivre ?....

—Je ne sais, c'est là ce que je me demande et je l'avoue, je viens me heurter toujours au même obstacle. Nous avons trois chances pour nous dans la partie que nous allons entreprendre.... le hasard.... la Providence.... et l'avidité de cet homme à qui j'avais promis une très forte somme, s'il me faisait retrouver la chère créature que nous avons perdue....

La vie est pleine de ce que nous appelons des hasards providentiels.

Tout juste à cet instant, Sonia, la femme de chambre russe, frappa doucement à la porte.

Sur un petit plateau d'argent, aux armes des Stroganof, elle présenta une carte à son maître.

—"Le marquis Henri de Lauriac," dit Fédor, —il est à Paris. Vous permettez, Marcelle, je vais le recevoir.

La comtesse avait essuyé vivement ses yeux tout remplis de larmes.

—Allez, cher, allez !.... dans un instant je vous rejoindrai, car je veux voir M. de Lauriac, j'ai à m'excuser auprès de lui de n'avoir pas encore été portés nos devoirs à la marquise.

Rendons cette justice à Henri de Lauriac, c'est que jamais, au grand jamais, il n'avait laissé entrevoir le violent amour que lui avait inspiré Marcelle.

Rien, dans ses regards, dans ses paroles, n'aurait pu faire supposer que la plus froide, la plus rai-

sonnée, et en même temps la plus violente des passions s'était emparée de lui.

Nous avons dit que Fédor et M. de Lauriac s'étaient liés d'une amitié solide et loyale.

Aussi, fut-ce les mains tendues que le comte Stroganof s'avança à la rencontre de son ami.

—Vous à Paris ! —lui dit-il, —je vous croyais à Lauriac, occupé à chasser et ne songeant nullement à Paris....

—Je vais et je viens entre Paris et la campagne, —répliqua le marquis, —moi-même je vous croyais aux Souches.... j'y ai télégraphié ce matin même et votre intendant m'a répondu que vous veniez de partir, et que vous arriviez sans doute à cet instant avenue Friedland ; de là je suis venu tout droit ici, car, mon cher comte, j'ai un grand service à vous demander.

—Je n'ai rien à vous refuser, Henri, vous le pensez, —répliqua le comte.—Vous savez, et vous n'en doutez pas, je le crois, que dans tous les actes de la vie, même les plus graves, corps, fortune et âme, je suis à votre entière disposition....

—Je le sais, Fédor, —répliqua M. de Lauriac avec une émotion contenue, —je le sais, voilà pourquoi je n'ai pas hésité à venir vous trouver... J'ai une affaire d'honneur.... et je viens vous prier d'être l'un de mes témoins.

—C'est la plus naturelle des choses, —répondit Stroganof.—Mais la comtesse veut vous voir, la voici qui vient, pas un mot devant elle. Les affaires d'honneur ont toujours le don d'effrayer les femmes.

—Bien entendu.... je vous demande seulement d'être à ma disposition dès demain matin, pour recevoir, avec un autre de mes amis, les témoins de mon adversaire.

—C'est convenu.

La comtesse se montra sur le seuil de la porte....

Mais il nous faut expliquer aussi brièvement que possible, pourquoi le marquis Henri de Lauriac avait sur les bras, à cet instant, une affaire d'honneur.

M. de Lauriac l'avait bien dit à Fédor ; comme tous ceux qui sont en proie à un noir chagrin, il ne se trouvait bien nulle part, et sitôt de retour dans ses terres, trouvant lourde la solitude, il revenait à Paris, où il était sûr de rencontrer du moins le bruit, l'agitation, le mouvement.

Pour se débarrasser de l'ardent amour qui s'était attaché à lui pareil à la tunique de Nessus, Henri de Lauriac avait essayé de tout, de la vie la plus sage, des plaisirs les plus enragés et les plus fous.

Dans toute cette vie surmenée et surchauffée, il n'avait trouvé qu'écoeurement et dégoût.

Il avait joué, et il avait gagné avec une veine insolente.... Si bien que le jeu lui-même n'avait pu le distraire par aucune émotion.

Pour pouvoir jouer avec plus de facilité et être toujours certain de trouver à portée de sa main une grande partie, il s'était fait recevoir de plusieurs cercles, des meilleurs et des pires, de ceux où l'on joue correctement et de ceux où certains joueurs plus ou moins adroits corrigent la vine.

Que lui importait, pour oublier, ne fut-ce qu'un instant, l'obsédante douleur qui était devenue la dominante de sa vie ; quand des accès de spleen féroces le prenaient, il ne désirait qu'une chose : le bruit et la foule autour de lui.

Une nuit qu'il tenait la banque à un cercle du boulevard, il avait rencontré, fixés sur lui, au moment où le rateau du croupier, ramassait pour lui un banco élevé qu'il venait de gagner, deux yeux fixes, persistants, où flambait-il ne s'y trompait point, —une haine à la fois froide et féroce.

L'homme qu'il avait devant lui n'était autre que son beau-frère, le vicomte Gaston de Kersaint.

Et Henri avait entendu, ce dernier dire à haute voix, au moment où il terminait sa banque en enlevant aux joueurs un gain énorme :

—Décidément M. de Lauriac a une veine extraordinaire.

Henri était devenu très pâle et s'était avancé sur M. de Kersaint, l'interpellant directement en lui disant :

—Que trouvez-vous donc d'extraordinaire, monsieur ?....

—Rien ! oh ! assurément rien, —avait répliqué le beau Gaston, —je constate votre bonheur,....

monsieur et cher beau-frère,—voilà tout... Et en ce faisant, il me semble que je n'outrepasse pas mon droit.

L'affaire en était restée là pour l'instant.

Mais la guerre était déclarée entre Gaston et M. de Lauriac....

Henri comprenait fort bien que son beau-frère ne désirait trouver qu'une occasion, un simple prétexte pour lui chercher querelle....

Et lui, de son côté, ne demandait pas mieux que d'avoir une affaire avec l'homme qui avait rendu sa sœur à ce point malheureuse, qu'elle s'était vue dans la nécessité de venir chercher un refuge à Lauriac.

Ah ! si la marquise et Blanche n'avaient point caché l'affreuse vérité à Henri, si M. de Lauriac avait pu se douter que son beau-frère n'était qu'un misérable, qu'il ne s'appelait point Kersaint, mais bien Souchard, qu'il n'était nullement vicomte, et qu'il n'était entré dans sa famille qu'au moyen d'une infâme supercherie !... ah ! certes, il n'aurait pas eu autant de patience et il eût été certainement le premier à aller au devant d'une querelle qui pouvait lui fournir le moyen de châtier l'imposteur qui avait fait à jamais le désespoir de la malheureuse Blanche en imprimant une indélébile flétrissure à l'innocente petite Loulou.

Mais la marquise, qui redoutait la bien naturelle violence de son fils dans cette occurrence, lui avait,—nous l'avons bien dit,—soigneusement caché toute l'odieuse vérité.

Néanmoins, après cette partie où le beau Gaston s'était permis cette réplique injurieuse, la même pensée lui revint à diverses reprises à l'esprit :

—Décidément, si je pouvais débarrasser ma pauvre Blanche de ce drôle, elle est assez jeune et aussi assez charmante pour recommencer sa vie... Je crois que je lui rendrais un fier service.

Henri ne se doutait certainement pas qu'une tincelle allait mettre le feu aux poudres amassées entre lui et le beau Gaston.

Un certain jour, comme Henri de Lauriac, arrivant de la campagne, gravissait l'escalier du cercle de Boston, situé sur le boulevard, celui-là même où il avait rencontré Gaston, il lui échappa une exclamation de joyeuse surprise.

Il avait devant lui descendant les degrés un grand garçon au teint basané, aux yeux clairs à longue barbe châtain qui s'écria à sa vue :

—Tiens ! Lauriac ! Ah ! mon vieux camarade, que je suis donc heureux de te voir !

—Octave ! Mon cher Marcennay ! Tu ne peux te douter combien je suis content de te retrouver..

Octave de Marcennay est l'explorateur bien connu. Il a déjà traversé l'Afrique à diverses reprises.... Il poursuit l'œuvre de Livingstone, avec plus de mérite que Stanley à coup sûr, car il n'a, dans ces expéditions lointaines et dangereuses, aucun intérêt commercial et il exécute des entreprises fantastiques avec les moyens les plus exigus.

Et avec ces faibles leviers, il a soulevé des montagnes.

—Et d'où viens tu ? lui avait dit Henri.

—Du Sud du lac de Tanganyika, en partant de Zanzibar, pour arriver à Saint-Paul de Léanda.

—Un beau voyage ?

—Superbe.... et que je compte bien recommencer dès que j'aurai réuni les ressources nécessaires.

—Et où vas-tu de ce pas ?

Octave de Marcennay se mit à rire.

—Comme toujours, droit devant moi.... Je ne sais que faire.... Après trois années d'absence, on ne connaît plus personne à Paris.... Un camarade m'a inscrit à ce cercle, mais ils jouent là haut et.... ça m'ennuie.... ou plutôt ça ne me dit rien.... Je n'aime qu'une partie au monde.

—Laquelle ?

—Celle où l'on risque sa vie, pour une idée, ou pour une œuvre....

—Tu es dans le vrai,—répliqua Henri avec un profond soupir.

—Hum !—fit M. de Marcennay,—voilà un soupir qui va loin....

—Aussi loin que possible, il se perd, il n'a pas de but.... il est vide et creux comme toute mon existence.

—Ah ! je ne vous comprends pas,—s'écria l'explorateur,—non, en vérité, je ne vous comprends pas, toi tout le premier.... Tu es riche, tu portes un beau nom.... Tu as une bonne santé, et il n'y a pas besoin de te regarder deux fois pour être certain que tu t'ennuies à périr.

—Et que veux-tu que je fasse ?....

—Fais comme moi.... Attèle-toi à une œuvre utile, mets y toute ton énergie.... Je te jure bien que tu n'auras plus le temps de t'ennuyer....

M. de Marcennay se mit tout à coup à rire.

—Ne me trouves-tu pas assez ridicule ! Me voici planté sur le grand escalier d'un cercle, et te faisant une conférence sur l'utilité des explorations !

—Tu dînes avec moi.... et nous causerons. Et où veux-tu dîner ?

—Oh ! cela m'est parfaitement indifférent....

Tu comprends bien que quand, pendant plus de quinze mois, on a mangé de la cuisine des Nyams-Nyams, on a cessé d'être difficile.

—Et qu'est-ce qu'ils mangent les Nyams-Nyams ?

—Trop souvent, par malheur, de la chair humaine.... Mais je te prie de croire que je n'y ai jamais goûté.

—Eh bien, si tu veux, nous dînerons au cercle. Il y a des cabinets où nous serons très bien pour tailler une longue bavette, car tu comprends bien, mon cher vieux, que ne nous étant pas vus depuis si longtemps, nous avons une foule de choses à nous dire.

—Eh bien ! commande tout, ordonne tout.... du moment que tu es libre, et que tu peux me consacrer ta soirée....

—Ah ! je ne te fais aucun sacrifice,—répondit Henri avec découragement.

—Et comment allais-tu passer ton temps ?

—J'allais jouer....

—Toi !....

Il y eut tant de reproche, tant de surprise désappointée dans cette singulière exclamation de M. de Marcennay, qu'Henri sentit une subite rougeur lui pointer au front et aux joues.

—Que veux-tu ?.... C'est un moyen comme un autre de passer le temps.

—Oh ! cher ami, ce n'est pas à moi de t'adresser des reproches.... J'ai eu mes heures de folie tout comme un autre, j'en suis bien revenu, par exemple !....

Une heure plus tard, les deux amis étaient installés dans un petit cabinet du cercle en face d'un menu appétissant.

Ils n'avaient pas terminé leur potage, qu'il se fit un remue-ménage dans le cabinet voisin, qui n'était séparé de la pièce où se trouvaient les deux jeunes gens que par une cloison très mince.

—Allons, bon !—fit Henri de Lauriac avec ennui,—nous allons être obligés de mettre une sourdine à notre voix, autrement toute notre conversation serait entendue.

—Bah ! fit Octave, c'est un petit malheur, j'ai pris l'habitude de parler bas dans des pays où un mot prononcé trop haut peut vous coûter la vie.

Le dîner suivit son cours.

M. de Marcennay, questionné par son ami, raconta doucement, sans éclat, et comme la chose du monde la plus simple, de terrifiantes aventures.

Il disait ses espérances, les divers buts poursuivis par lui.

Où allait-il se rendre ?....

Il n'en savait rien encore. Peut-être repartirait-il, comme il l'avait dit à son ami, pour le pays des Nyams Nyams !.... Peut-être entreprendrait-il un voyage en Annam, au Tonkin, "car,—concluait-il,—il y a beaucoup à faire par là...."

M. de Lauriac écoutait avec une attention profonde.

Il tressaillit tout à coup et de la main imposa silence à M. de Marcennay....

—Allons bon !....—fit ce dernier,—tu vas t'occuper de ce que l'on peut dire à travers une porte !

—Je te demande pardon.—C'est mon nom qui vient d'être prononcé....

—Peu importe.... Nous aurions décidément dû aller dîner ailleurs....

Henri avait reconnu la voix de son beau-frère.

—Oui !—disait le beau Gaston,—j'ai parlé assez haut l'autre soir et il n'a pas pipé, M. de Lau-

riac.... Il joue avec un surprenant bonheur.... car le plus souvent il gagne.... Je regrette de ne pas être son ami, tout en étant son beau-frère.... car il vaut mieux être dans son jeu que contre lui.

M. de Marcennay hochait la tête.

Evidemment il faisait cette réflexion que le marquis de Lauriac saisis sur son visage :

—Dame, mon cher ami, tu n'aurais qu'à ne pas jouer.... tu ne t'attirerais pas de pareils affronts, M. de Lauriac s'était à demi soulevé....

Evidemment il allait se précipiter dans le cabinet voisin.

D'un mouvement brusque, irrésistible, Octave de Marcennay lui saisit le bras, l'obligeant à se rasseoir.

—Tu ne vas pas, je pense, te battre avec le premier venu.... ou le dernier.... parce qu'il dit que tu es.... trop heureux aux cartes.... Tu es au-dessus d'un tel propos, je le pense....

Et comme les mains d'Henri se crispaient :

—Tu connais cet homme ?....—demanda M. de Marcennay.

—Oui, je le reconnais à sa voix.... c'est un homme qui a rendu ma sœur malheureuse comme les pierres.... c'est mon beau-frère, le vicomte de Kersaint.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

L'Hon. G. Edwards Lester

Ancien Consul des États-Unis d'Amérique en Italie, Auteur, etc., écrit ce qui suit :

New-York, le 1er Août 1886, }
122 E. 27th St. }

AU DR. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass., Messieurs:—Un sentiment de gratitude et le désir de rendre service au public m'engagent à faire l'exposé des faits suivants :

Ma carrière au collège, à New-Haven, fut interrompue par un rhume tellement sérieux et qui m'affaiblit tant, que, pendant dix ans j'ai eu à combattre pour garder ma vie sauve. L'Hémorragie des passages bronchiques était le résultat de presque chaque effort nouveau pour expectorer. Pendant des années j'ai été entre les mains des plus habiles praticiens sans que cela servît à rien. Enfin j'entendis parler du

Pectoral-Cerise d'Ayer,

Dont je fis usage (modérément et à petites doses) au premier retour de rhume ou de mal dans la poitrine, et chaque fois invariablement, je fus soulagé. Ceci se passait il y a 25 ans. Avec toutes sortes de changements, dans toutes sortes de climats, je n'ai jamais, jusqu'à ce jour, eu aucun rhume ni aucune affection de la gorge ou des poumons, qui aient résisté au Pectoral-Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il va sans dire que je n'ai jamais été sans ce remède dans toutes mes expéditions et mes voyages. D'après mes propres observations, il a donné du soulagement à un grand nombre de personnes; dans les cas aigus d'inflammation pulmonaire, tels que le croup et la diphtérie chez les enfants, la vie a été sauvée grâce à ses effets. Je recommande son usage en légères doses mais fréquentes. Proprement administré, suivant vos indications, c'est un

Bienfait Sans Prix

Dans n'importe quelle maison. J'en parle avec enthousiasme parce que j'en ai reçu les bénéfices. J'ai connu beaucoup de cas apparemment crus bronchites et toux, avec perte de la voix, particulièrement parmi les membres du clergé et autres orateurs publics, parfaitement guéris par cette médecine. A vous fidèlement,

C. EDWARDS LESTER.

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens et Marchands de Médecines

VARIÉTÉS

Lu sur l'album d'un médecin :
—Un coup de pistolet vous manque quelquefois, un courant d'air ne vous manque jamais.

Chez le marbrier.
—Des larmes or ou argent en haut de l'inscription, madame ?
La veuve éplorée garde le silence.
—L'or est plus gai....

Entre amis :
—Vous savez que Gontran fait une fin ?
—En vérité.... et beau mariage.
—Fille charmante, riche, et.... et la belle-mère est muette.

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amoliti les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

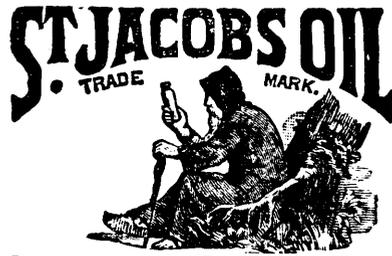
LE GERANT D'UNE CIE DE CHEMIN DE FER

Chemin de fer Ohio et Mississippi, bureau du président et du gérant général. Cincinnati, Ohio, E U A., 15 Nov. 18-6. Messieurs : Tout dernièrement en descendant de mon char, je mis le pied sur une pierre qui, tournant subitement, me fit tomber. Je me relevai avec une grave entorse à la cheville du pied. J'éprouvais d'atroces douleurs, on m'aida à regagner mon char, où mon valet me frictionna sérieusement, et me fit force applications d'arnica et d'autres substances analogues, mais sans résultat. En arrivant à une gare où l'on put se procurer de l'Huile de Saint-Jacob, j'en fis acheter deux bouteilles et une première application fut suivie d'un soulagement immédiat de la douleur qui était devenue insupportable. Trois jours après je sortais et vaquais à mes affaires. W. W. Peabody, président et gérant général.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensif. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infaillible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Femelle Pourous Plaster" du Dr Lari vière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal chez : Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Els, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vendre partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester

LA SURDITÉ
GUERIE CHEZ SOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rev. D. H. W. Harlow de la Presbytere écrit : "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre et qui m'a rendu le service le plus signalé." Franco la centime.—M. Raymond & Cie., éditeurs, 36, rue des Martyrs, Paris (France).



LE GRAND REMÈDE
CONTRE LA DOULEUR
GUÉRIT :
RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO,
DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE
ENROUEMENT, ENGELURES,
ENTORSES, FOULURES,
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.
En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c ; Circassienne, valse, G. Marcellou, 20c ; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c ; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c ; Marioulette, polka, F. Behr, 20c ; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c ; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c ; Marche Fantastique, A. Latour, 15c ; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c ; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c ; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c ; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c ; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c ; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c ; General Lee, grande marche, C. Young, 10c
Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué
11c. pour les morceaux de 10c.
J. G. YON,
1898 rue Sainte-Chatherine.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX
DU
DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

- NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
- Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.
 - Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
 - Savon No 8.—Contre les taches de rousseur et de masque.
 - Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon le beau, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
 - Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 - Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents). ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.

HOTEL JACQUES-CARTIER
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés,
J. P. MARTEL, Prop.
Montréal

Le Musée des Familles, publication bimensuelle illustrée. Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs, Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France)

MAISONS RECOMMANDEES

SAINT-JEAN, P. Q.
Hôtel du Canada Louis Fergue
Maison de première classe,
162, 164, 166, rue Richelieu

NEW-YORKI
Hôtel Lantelme
Union Square.—Maison Française de 1ère ordre.—Prix modérés

RIMOUSKI
Hôtel St-Laurent, A. St-Laurent & Cie Prop

QUEBEC
CHAUSSURES
J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St-Roch

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

TROIS-RIVIERES
N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Merinos à Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE
JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL
HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop

MONTREAL
RESTAURANT OCCIDENTAL
121, rue Vitré, Montréal

Librairie française
252 1/2, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Puissance.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Évaluateur de plancher Chambre 3 et 4

ÉCOLE
De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.
E. LEFEUNTIN,
Artiste-peintre,
No 62, rue St-Jacques, Montréal

Autour du Monde
Excursions autour du Globe

"L'EMPERESS OF JAPAN" partira de Liverpool pour Hong Kong vers le 14 avril 18 1. A Hong Kong il prendra sa place dans la ligne trans-Pacifique pour laquelle il a été construit, fait au Havre par voie de Yokohama à Vancouver le terminus du chemin de fer canadien du Pacifique.
Dans son voyage Vancouver, il fera escale à Gibraltar, Naples, Port-Saïd, Suez, Colombo, Penang, Singapour, Hong Kong, Shanghai, Nakasaki, Kobe et Yokohama ; restant une journée à chaque un des ports ci-dessus nommés, et un temps suffisant à Port Saïd pour que les passagers puissent visiter le Caire et les Pyramides.
Pour ce qui a rapport à ce voyage, des billets "Autour du Monde" seront délivrés, y compris le choix de lignes de vapeurs voyageant par l'Atlantique, et si qu'en voyage par voie ferrée sur le Pacifique Canadien, allant du Pacifique à l'Atlantique.
Le prix de ces voyages, y compris la nourriture et le coucher, est de \$600. On peut, en s'adressant à n'importe lequel des bureaux du Pacifique Canadien, se procurer un itinéraire et toutes les informations quand aux arrêts, etc.
"L'empress of China" partira de Liverpool vers le 15 mai, prenant la même route, mais omittant le voyage au Caire.
Les personnes intéressées à l'excursion ci-dessus, et qui désirent avoir d'autres informations, pourront se procurer des pamphlets qui les renseigneront complètement, en s'adressant au No 266 rue Saint-Jacques, à la gare de la rue Windsor et à la gare Dalhousie, ou en écrivant à
D. McNICHOLL,
Agent Gén. des Pass.,
Wm F. FGG,
Agent des passagers du District, Montréal
D. McNICHOLL,
Agent général des passagers.

Colonne Carsley

Département de Toile de Bébé

- Chemises en batiste pour enfants, de 10c.
- Chemises en toile pour enfants, de 35c.
- Bandes en flanelle pour enfants, 25c.
- Jupes en flanelle pour enfants, de 90c.
- Jupes en coton pour enfants, de 50c.
- Jupes en batiste pour enfants, de 65c.
- Langes de nuit pour enfants, de 57c.
- Langes de jour pour enfants, de 60c.
- Robes de baptême pour enfants, de 98c.
- Manteaux piqués pour enfants, de \$1.00.
- Manteaux brodés pour enfants, de \$2.35.
- Manteaux brodés à la main pour enfants, de \$5.80.
- Caleçons d'enfants, de 25c.
- Bonnets en dentelle pour enfants, de 68c.
- Bonnets en cachemire pour enfants, de \$1.05.
- Capots en cachemire pour enfants, de 60c.
- Bavettes brodées pour enfants, de 15c.
- Bavettes brodées à la main pour enfants, de 70c.
- Chemises tricotées pour enfants, de 50c.
- Gilets tricotés pour enfants, de 85c.
- Robes de bain pour enfants, de \$2.00.
- Couches en flanelle pour enfants, de 55c.
- Couches en cachemire pour enfants, de \$2.
- Le plus grand assortiment de toile du Canada. Grande variété de tous ces articles d'où vous pouvez choisir.

S. CARSLEY,
Rue Notre-Dame

DEPARTEMENT DE CONFECTIONS POUR DAMES

Trousseaux pour dames
Plissés et brodés
A partir de \$3.15.
S. CARSLEY,
Rue Notre-Dame

DEPARTEMENT DE CONFECTIONS POUR DAMES

Tabliers en lawn pour enfants, à partir de 25c.
Tabliers à carreaux pour enfants, à partir de 45c.
Tabliers en toile pour enfants, à partir de 23c.
S. CARSLEY,
Rue Notre-Dame

DEPARTEMENT DE CONFECTIONS POUR DAMES

Bonnets de servantes, 3 pour 25 cents.
Bonnets de travail, à partir de 15 cents.
Bonnets de nourrices, à partir de 10 cents.
Blouses de flanellette pour dames, à partir de 95c.
Bouses de flanelle pour dames, \$2.35
rayées, roses, bleues et noires.
Tabliers en caoutchouc, à partir de 35c.
Biberons en caoutchouc, à partir de 20c.
Couches en caoutchouc, à partir de 95c.
S. CARSLEY,
Rue Notre-Dame

FIL DE CLAPPERTON
SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,
DEMANDEZ LE
FIL DE CLAPPERTON

S. CARSLEY
1888, 1890, 1892, 1894, 1896, 1898, 1900, 1902, 1904, 1906, 1908, 1910, 1912, 1914, 1916, 1918, 1920, 1922, 1924, 1926, 1928, 1930, 1932, 1934, 1936, 1938, 1940, 1942, 1944, 1946, 1948, 1950, 1952, 1954, 1956, 1958, 1960, 1962, 1964, 1966, 1968, 1970, 1972, 1974, 1976, 1978, 1980, 1982, 1984, 1986, 1988, 1990, 1992, 1994, 1996, 1998, 2000, 2002, 2004, 2006, 2008, 2010, 2012, 2014, 2016, 2018, 2020, 2022, 2024, 2026, 2028, 2030, 2032, 2034, 2036, 2038, 2040, 2042, 2044, 2046, 2048, 2050, 2052, 2054, 2056, 2058, 2060, 2062, 2064, 2066, 2068, 2070, 2072, 2074, 2076, 2078, 2080, 2082, 2084, 2086, 2088, 2090, 2092, 2094, 2096, 2098, 2100, 2102, 2104, 2106, 2108, 2110, 2112, 2114, 2116, 2118, 2120, 2122, 2124, 2126, 2128, 2130, 2132, 2134, 2136, 2138, 2140, 2142, 2144, 2146, 2148, 2150, 2152, 2154, 2156, 2158, 2160, 2162, 2164, 2166, 2168, 2170, 2172, 2174, 2176, 2178, 2180, 2182, 2184, 2186, 2188, 2190, 2192, 2194, 2196, 2198, 2200, 2202, 2204, 2206, 2208, 2210, 2212, 2214, 2216, 2218, 2220, 2222, 2224, 2226, 2228, 2230, 2232, 2234, 2236, 2238, 2240, 2242, 2244, 2246, 2248, 2250, 2252, 2254, 2256, 2258, 2260, 2262, 2264, 2266, 2268, 2270, 2272, 2274, 2276, 2278, 2280, 2282, 2284, 2286, 2288, 2290, 2292, 2294, 2296, 2298, 2300, 2302, 2304, 2306, 2308, 2310, 2312, 2314, 2316, 2318, 2320, 2322, 2324, 2326, 2328, 2330, 2332, 2334, 2336, 2338, 2340, 2342, 2344, 2346, 2348, 2350, 2352, 2354, 2356, 2358, 2360, 2362, 2364, 2366, 2368, 2370, 2372, 2374, 2376, 2378, 2380, 2382, 2384, 2386, 2388, 2390, 2392, 2394, 2396, 2398, 2400, 2402, 2404, 2406, 2408, 2410, 2412, 2414, 2416, 2418, 2420, 2422, 2424, 2426, 2428, 2430, 2432, 2434, 2436, 2438, 2440, 2442, 2444, 2446, 2448, 2450, 2452, 2454, 2456, 2458, 2460, 2462, 2464, 2466, 2468, 2470, 2472, 2474, 2476, 2478, 2480, 2482, 2484, 2486, 2488, 2490, 2492, 2494, 2496, 2498, 2500, 2502, 2504, 2506, 2508, 2510, 2512, 2514, 2516, 2518, 2520, 2522, 2524, 2526, 2528, 2530, 2532, 2534, 2536, 2538, 2540, 2542, 2544, 2546, 2548, 2550, 2552, 2554, 2556, 2558, 2560, 2562, 2564, 2566, 2568, 2570, 2572, 2574, 2576, 2578, 2580, 2582, 2584, 2586, 2588, 2590, 2592, 2594, 2596, 2598, 2600, 2602, 2604, 2606, 2608, 2610, 2612, 2614, 2616, 2618, 2620, 2622, 2624, 2626, 2628, 2630, 2632, 2634, 2636, 2638, 2640, 2642, 2644, 2646, 2648, 2650, 2652, 2654, 2656, 2658, 2660, 2662, 2664, 2666, 2668, 2670, 2672, 2674, 2676, 2678, 2680, 2682, 2684, 2686, 2688, 2690, 2692, 2694, 2696, 2698, 2700, 2702, 2704, 2706, 2708, 2710, 2712, 2714, 2716, 2718, 2720, 2722, 2724, 2726, 2728, 2730, 2732, 2734, 2736, 2738, 2740, 2742, 2744, 2746, 2748, 2750, 2752, 2754, 2756, 2758, 2760, 2762, 2764, 2766, 2768, 2770, 2772, 2774, 2776, 2778, 2780, 2782, 2784, 2786, 2788, 2790, 2792, 2794, 2796, 2798, 2800, 2802, 2804, 2806, 2808, 2810, 2812, 2814, 2816, 2818, 2820, 2822, 2824, 2826, 2828, 2830, 2832, 2834, 2836, 2838, 2840, 2842, 2844, 2846, 2848, 2850, 2852, 2854, 2856, 2858, 2860, 2862, 2864, 2866, 2868, 2870, 2872, 2874, 2876, 2878, 2880, 2882, 2884, 2886, 2888, 2890, 2892, 2894, 2896, 2898, 2900, 2902, 2904, 2906, 2908, 2910, 2912, 2914, 2916, 2918, 2920, 2922, 2924, 2926, 2928, 2930, 2932, 2934, 2936, 2938, 2940, 2942, 2944, 2946, 2948, 2950, 2952, 2954, 2956, 2958, 2960, 2962, 2964, 2966, 2968, 2970, 2972, 2974, 2976, 2978, 2980, 2982, 2984, 2986, 2988, 2990, 2992, 2994, 2996, 2998, 3000, 3002, 3004, 3006, 3008, 3010, 3012, 3014, 3016, 3018, 3020, 3022, 3024, 3026, 3028, 3030, 3032, 3034, 3036, 3038, 3040, 3042, 3044, 3046, 3048, 3050, 3052, 3054, 3056, 3058, 3060, 3062, 3064, 3066, 3068, 3070, 3072, 3074, 3076, 3078, 3080, 3082, 3084, 3086, 3088, 3090, 3092, 3094, 3096, 3098, 3100, 3102, 3104, 3106, 3108, 3110, 3112, 3114, 3116, 3118, 3120, 3122, 3124, 3126, 3128, 3130, 3132, 3134, 3136, 3138, 3140, 3142, 3144, 3146, 3148, 3150, 3152, 3154, 3156, 3158, 3160, 3162, 3164, 3166, 3168, 3170, 3172, 3174, 3176, 3178, 3180, 3182, 3184, 3186, 3188, 3190, 3192, 3194, 3196, 3198, 3200, 3202, 3204, 3206, 3208, 3210, 3212, 3214, 3216, 3218, 3220, 3222, 3224, 3226, 3228, 3230, 3232, 3234, 3236, 3238, 3240, 3242, 3244, 3246, 3248, 3250, 3252, 3254, 3256, 3258, 3260, 3262, 3264, 3266, 3268, 3270, 3272, 3274, 3276, 3278, 3280, 3282, 3284, 3286, 3288, 3290, 3292, 3294, 3296, 3298, 3300, 3302, 3304, 3306, 3308, 3310, 3312, 3314, 3316, 3318, 3320, 3322, 3324, 3326, 3328, 3330, 3332, 3334, 3336, 3338, 3340, 3342, 3344, 3346, 3348, 3350, 3352, 3354, 3356, 3358, 3360, 3362, 3364, 3366, 3368, 3370, 3372, 3374, 3376, 3378, 3380, 3382, 3384, 3386, 3388, 3390, 3392, 3394, 3396, 3398, 3400, 3402, 3404, 3406, 3408, 3410, 3412, 3414, 3416, 3418, 3420, 3422, 3424, 3426, 3428, 3430, 3432, 3434, 3436, 3438, 3440, 3442, 3444, 3446, 3448, 3450, 3452, 3454, 3456, 3458, 3460, 3462, 3464, 3466, 3468, 3470, 3472, 3474, 3476, 3478, 3480, 3482, 3484, 3486, 3488, 3490, 3492, 3494, 3496, 3498, 3500, 3502, 3504, 3506, 3508, 3510, 3512, 3514, 3516, 3518, 3520, 3522, 3524, 3526, 3528, 3530, 3532, 3534, 3536, 3538, 3540, 3542, 3544, 3546, 3548, 3550, 3552, 3554, 3556, 3558, 3560, 3562, 3564, 3566, 3568, 3570, 3572, 3574, 3576, 3578, 3580, 3582, 3584, 3586, 3588, 3590, 3592, 3594, 3596, 3598, 3600, 3602, 3604, 3606, 3608, 3610, 3612, 3614, 3616, 3618, 3620, 3622, 3624, 3626, 3628, 3630, 3632, 3634, 3636, 3638, 3640, 3642, 3644, 3646, 3648, 3650, 3652, 3654, 3656, 3658, 3660, 3662, 3664, 3666, 3668, 3670, 3672, 3674, 3676, 3678, 3680, 3682, 3684, 3686, 3688, 3690, 3692, 3694, 3696, 3698, 3700, 3702, 3704, 3706, 3708, 3710, 3712, 3714, 3716, 3718, 3720, 3722, 3724, 3726, 3728, 3730, 3732, 3734, 3736, 3738, 3740, 3742, 3744, 3746, 3748, 3750, 3752, 3754, 3756, 3758, 3760, 3762, 3764, 3766, 3768, 3770, 3772, 3774, 3776, 3778, 3780, 3782, 3784, 3786, 3788, 3790, 3792, 3794, 3796, 3798, 3800, 3802, 3804, 3806, 3808, 3810, 3812, 3814, 3816, 3818, 3820, 3822, 3824, 3826, 3828, 3830, 3832, 3834, 3836, 3838, 3840, 3842, 3844, 3846, 3848, 3850, 3852, 3854, 3856, 3858, 3860, 3862, 3864, 3866, 3868, 3870, 3872, 3874, 3876, 3878, 3880, 3882, 3884, 3886, 3888, 3890, 3892, 3894, 3896, 3898, 3900, 3902, 3904, 3906, 3908, 3910, 3912, 3914, 3916, 3918, 3920, 3922, 3924, 3926, 3928, 3930, 3932, 3934, 3936, 3938, 3940, 3942, 3944, 3946, 3948, 3950, 3952, 3954, 3956, 3958, 3960, 3962, 3964, 3966, 3968, 3970, 3972, 3974, 3976, 3978, 3980, 3982, 3984, 3986, 3988, 3990, 3992, 3994, 3996, 3998, 4000, 4002, 4004, 4006, 4008, 4010, 4012, 4014, 4016, 4018, 4020, 4022, 4024, 4026, 4028, 4030, 4032, 4034, 4036, 4038, 4040, 4042, 4044, 4046, 4048, 4050, 4052, 4054, 4056, 4058, 4060, 4062, 4064, 4066, 4068, 4070, 4072, 4074, 4

PIANOS I PIANOS I

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les **PIANOS** suivants

- O. Newcombe & Co. de Toronto,
- Nendelsohn Pianos & Co. de Toron
- Evans Brothers, de Ingersoll,
- Hallet, Davis & Co. de Boston,
- Schubert Pianos Co. de New-York.

AVIS SPECIAL

Deux pianos de la fabrique Newcombe & Co., et un de Heintzman & Co., ayant eu quel que peu d'usage, mais qui sont cependant en parfait ordre, sont offerts à des prix particulièrement bas en considération des montants d'argent que nous avons reçus pour avoir ces pianos seront vendus avec une garantie de cinq ans.

Harmonium-Orgues et Harmonium de Salon de plusieurs fabriques connues.

Accord et réparation de Pianos, d'Orgues d'Eglise et d'Harmoniums.

BERNARD, FILS & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE

Coin des rues St-Jean et Ste-Ursule

Haute-Ville Québec.

LAURENT, LAFORGE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de **PIANOS** et **ORGUES** fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Adresser commandes et réparations à l'ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone 108
Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 77, rue St-Jacques, Montréal

Téléphone Bell : 2545

Spécialité : Résidences privées

La Compagnie d'Assurance NORTHERN OF ENGLAND

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

24 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
199 rue St-Laurent

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



POITRINE PARFAITE

PAR LES

POUDRES ORIENTALES

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

LES POUDRES ORIENTALES sont l'heureuse Association des médicaments les plus actifs pour donner à la femme ce développement et cette fermeté des formes de la poitrine qui constituent la véritable beauté, et pour guérir radicalement la Dyspepsie, la Consommation, l'Anémie, les Faiblesses d'estomac, les Pâles couleurs, les Flueurs blanches, etc., en un mot tous ces états de Langueur, d'Amalgissements et d'Épuisement nerveux, auxquels les tempéraments sont, de nos jours, trop fatalement prédisposés.

LES POUDRES ORIENTALES donnent au corps la santé et la beauté en fortifiant le système, en développant les muscles et en refaisant le squelette.

C'est le rénovateur souverain. C'est le remède de tous, mais c'est surtout le grand remède de la femme et de l'enfant. Il favorise la formation des jeunes, guérit et exempte la femme des maladies inhérentes à son sexe, et par son emploi régulier, les enfants grandissent beaux et forts.

LES POUDRES ORIENTALES sont employées dans le monde aristocratique de toute l'Europe, et principalement chez les peuples d'Orient, où les femmes se distinguent par leur santé et leur grande beauté des formes.

Voici ce qu'en dit le principal journal de médecine de Paris :

"LES POUDRES MERVEILLEUSES, ce grand remède Oriental, découvert par eux il y a près d'un siècle, et qu'un entreprenant chimiste parisien a tout récemment introduit ici sous le nom de **POUDRES ORIENTALES**, ont atteint une vogue extraordinaire dans le monde aristocratique. Les médecins les plus à la mode parlent hautement des propriétés étonnantes de ces poudres".

LES POUDRES ORIENTALES sont brevetées pour les deux continents, et les principaux laboratoires sont à Paris, Londres et New-York.

Pour éviter les contrefaçons, exigez sur chaque boîte la signature de la *Cie des Poudres Orientales*.

UNE BOITTE, avec notice..... \$1.00
SIX BOITTES, avec notices..... \$5.00

Si vous ne trouvez pas les **POUDRES ORIENTALES** chez votre pharmacien, elles vous seront expédiées *franc de port* et bien emballées sur réception du prix, adressé à

L'Agence des Poudres Orientales

BOITE-POSTE 694, MONTREAL

DEPOT GENERAL POUR MONTREAL

L. A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Sainte-Catherine



La Chevelure, c'est la Santé!

Le **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.

LE **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** est une lotion douce et rafraîchissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

LE **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire,
1538 et 1540 RUS SAINTE-CATHERINE, MONTREAL



DIXIEME TIRAGE MENSUEL, LE 8 AVRIL 1891

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa. La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,
64, rue St-Gabriel, Montréal

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. Bourgeois
J. A. Early

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanauz, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 17 MARS 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

| | |
|------------------------------|-----------|
| 1 PRIX DE \$300,000 est..... | \$300,000 |
| 1 PRIX DE 100,000 est..... | 100,000 |
| 1 PRIX DE 50,000 est..... | 50,000 |
| 1 PRIX DE 25,000 sont..... | 25,000 |
| 2 PRIX DE 10,000 sont..... | 20,000 |
| 5 PRIX DE 5,000 sont..... | 25,000 |
| 25 PRIX DE 1,000 sont..... | 25,000 |
| 100 PRIX DE 500 sont..... | 50,000 |
| 200 PRIX DE 300 sont..... | 60,000 |
| 500 PRIX DE 200 sont..... | 100,000 |

PRIX APPROXIMATIFS

| | |
|-----------------------------|--------|
| 100 PRIX DE \$500 sont..... | 50, |
| 100 PRIX DE 300 sont..... | 30,00 |
| 100 PRIX DE 200 sont..... | 20,000 |

PRIX TERMINAUX

| | |
|-----------------------------|--------|
| 999 PRIX DE \$100 sont..... | 99,900 |
| 999 PRIX DE \$100 sont..... | 99,900 |

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$5
Dixièmes \$2 ; Vingtièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
L'aux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS, La

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est assemblée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

Printemps 1891 !

**MARCHANDISES NOUVELLES !
MARCHANDISES NOUVELLES !**

C'est avec plaisir que nous pouvons annoncer à nos pratiques, que nous avons enfin reçue une grande partie de nos marchandises nouvelles. L'importation pour le printemps 1891, s'est faite sur une grande échelle. Les marchandises ont été choisies avec un goût exceptionnel et nous arrivent en quantités considérables. Nous devons dire en passant que c'est M. John Murphy (lui-même) qui a visité les marchés européens, de sorte que l'on peut s'attendre de voir à nos magasins des marchandises de goût à des prix qui ne souffriront pas de compétition.

Nous énumérerons tout simplement pour l'utilité du public, les marchandises nouvelles que nous venons de recevoir ; elles consistent en

- PASSEMENTERIES PERLEES vendues 8c à \$4.50 la verge.
- PASSEMENTERIES EN MOHAIR vendues 10c à \$3.25 la verge.
- PASSEMENTERIES EN SOIE vendues 10c à \$4 la verge.
- PASSEMENTERIES EN ACIER vendues 25c etc., etc.
- PASSEMENTERIES EN ARGENT vendues 30c etc., etc.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58



Etablie en 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants : Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française, Glycerine Colle fortes. Huile d'Olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue.

Henri Jonas & Cie
10, rue de Brosses
Montréal

LE GRAND TRONC

POUR LES FÊTES DE PAQUES

Des billets d'aller et retour de première classe seront émis à partir du 26, 27 et 28 MARS, bons pour revenir jusqu'au 31 MARS, entre toutes les stations sur le parcours de cette ligne, au prix d'un BILLET de Ire CLASSE, PLUS UN TIERS.

Professeurs et Elèves

Sur présentation d'un certificat signé de leur Principal, les professeurs et élèves pourront se procurer des billets au prix ci-dessus, pour le Canada seulement, du 13 au 27 MARS inclusivement, et BONS jusqu'au 20 AVRIL.

Pour plus amples informations, s'adresser à l'agent de la gare Bonaventure ou au bureau, 143, rue St-Jacques, Montréal.

L. J. SEARGEANT, Directeur Général.
WM. EDGAR, Agent général des passagers.

**GRANDE REOUVERTURE DE
L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS**

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chabouillez

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la pratique pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chabouillez

2568



Le Johnston's Fluid Beef

soutenant, donnant de la force, rendant vigoureux ; toutes les qualités nutritives de l'essence de bœuf sont renfermées dans une substitution parfaite de la viande elle-même. Tout à fait convenable pour les convalescents, les dyspeptiques.

**GUERISON PROMPTE
DES
RHUMES ET DES BRONCHITES**
PAR LE
SIROP DE TÉRÉBENTHRE.

N. B.—Demandez-le toujours comme
le Sirop de Térébenthine des Docteurs
Anglais.
En vente chez tous les pharmaciens.
50 cts le Flacon.

90 DAYS TRIAL
DR. DYER'S VOLTAIC BELT

FOR MEN ONLY.

And ELECTRIC SUSPENSORY APPLIANCES are
Sent on 90 Days Trial

TO MEN (young or old) suffering with NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Quick and Complete Restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD. Also for RHEUMATISM, all KIDNEY TROUBLES and many other diseases. THE BEST ELECTRIC APPLIANCES ON EARTH. Full particulars sent in PLAIN SEALED ENVELOPE. Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10 fr ; Union postale, un an 20 fr ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot Paris (France)

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,982 37
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.
J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

**HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES
DE
GEO TUCKER**

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES
GEO TUCKER N'APAS
D'EGALE POUR LES
DOULEURS DES REINS
L'AMIE DES
DAMES

ARRAPAHOO
DES MONTAGNES VERTES
DE GEO TUCKER, POUR
LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

SIROP BOTANIQUE DE
GEO TUCKER EST.
GARANTI DE GUERIR LA
TOUX ET LA
COQUELUCHE

\$5:000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MÉDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES DÉBOUT CHEZ

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.

N'oubliez pas de demander les petites pilules de la montagne verte de Geo Tucker pour la purgation. DYSPEPSIE, CONSTIPATION ETC 12 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER.

LYMAN, FILS & CIE 429, RUE GRAIG
PHARMACIE EN GROS, EN FACE DU
RUE ST-PAUL, MONTREAL. CHAMP DE MARS

Elixir Resineux Pectoral



Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'**Elixir Resineux Pectoral**, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Pouxmons. De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation. A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1889.
Après avoir pris connaissance de la composition de l'**Elixir Resineux Pectoral**, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des pouxmons en général.
N. FAHARD, M. D.
Professeur de chimie
à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada

MUNN & CO
SCIENTIFIC AMERICAN
AGENCY FOR
PATENTS

A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address **MUNN & CO.** 361 Broadway, New York.

CATARRH

Le remède de Pisco pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédié affranchi à toute adresse contre paiement de 10 cts. **E. T. HAZEN, Warren P. O. N. Y.**

PILULES DU DR WILLIAMS

ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

NE SONT ni purgatives, ni drastiques, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique réconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs viciées qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier, guérissent les travaux excessifs, les fatigues mentales, la maladiosité, les excès et les indispositions de toutes sortes ont épuisé. Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant, **THE Dr. WILLIAMS MED. CO.,** Brookville, Ont.